THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

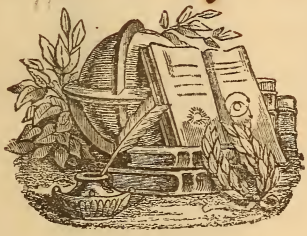
Poésies.

Lille. Imp. d'Émile Durieux, Libraire, près la Bourse.

Sernet, Louis Toussaint

POÉSIES.

par L. E. Sernet et J. Barrois.

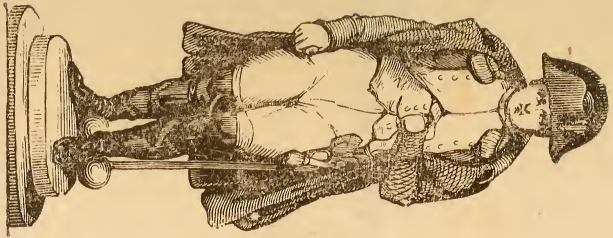


LILLE,
Emile Durieux,
Libraire-Éditeur,
PRÈS LA BOURSE.

1845.

PQ2427
.S67A17
1845

KBC ~~26 N 40~~
22 My 42



Napoléon.

De la Corse échappé quel vaisseau triomphant,
Comme un coursier sans frein s'avance,

Fier de déposer un enfant
Sur le rivage de Provence?
L'enfant que vers nos bords ont conduit les nochers,
Bientôt doit conduire une armée;
Cet obscur citoyen, né parmi les rochers,
Verra, comme un géant, grandir sa renommée.
Le voyez-vous courber son front appesanti?
Si le bruit des canons au loin a retenti,
Il écoute, en rêvant, cette sombre harmonie;
Durant ses longues nuits, souvent il a senti
Dans son large cerveau, qu'échauffait l'insomnie,
S'allumer et bouillir le brasier du génie.

Jeune-homme audacieux, irascible, insoumis,
Bientôt il semble un roi déchu du rang suprême;

Il lui faut des sujets, et non pas des amis.
C'est lui qui construira son trône ; c'est lui-même
Qui, d'un bras fort et redouté,
Sur l'autel de la liberté,
Forgera pour sa tête un sanglant diadème.

Aux armes ! les Anglais sont maîtres de Toulon !
Bonaparte s'avance, et boulets et mitrailles
De la cité rebelle ont criblé les entrailles.
Voilà de ta grandeur le premier échelon,
Jeune Corse ! En avant ! Tombe sur l'Italie !
Des vieux guerriers romains la race ensevelie
Ressuscite ; à leurs yeux bientôt a resplendi
(Météore guerrier ! Redoutable auréole !)
Le magique étendard, qui, du pont de Lodi,
S'élance jusqu'au pont d'Arcole.

Mais l'Egypte, à son tour, appelle nos soldats;
Les voyez-vous, de sang et de sueur humides,
Déborder en torrents sur les sables numides?
Déchiré par le fer et le plomb des combats,
Leur drapeau s'arrondit au front des Pyramides.
Aboukir! Aboukir, témoin de nos revers!
Nos vaisseaux en débris couvraient ton promontoire;
Mais bientôt Bonaparte, aux yeux de l'univers,
De ton nom désastreux fait un nom de victoire!
Il est là, seul, debout; qui pourrait l'ébranler?
Sous son bras gigantesque, il va faire crouler
Le trône déjà vieux du nouveau directoire.

Il part; la mer sous lui se courbe avec orgueil;
Il vogue; de la France il a touché le seuil;

Il marche, et dans la Capitale
Le paisible canon proclame son retour ;
Aux yeux d'un peuple ivre d'amour,
Sans même y songer, il étale
Le prestige qui suit sa gloire orientale.
Ce héros, qu'épargna le tonnerre des camps,
Ècrase dans Paris la hideuse anarchie ;
Il brise les poignards, il éteint les volcans.
Mais des Alpes encor la barrière est franchie;
Le canon français gronde, et Russes et Germains
Ont fui ! De Marengo l'immortelle journée
A du Premier Consul fixé la destinée,
Et pour lui, vers le trône, aplani les chemins.
Imposé par son bras, le joug de la conquête
Des peuples et des rois a fait ployer la tête ;
Et des Républicains dédaignant la fureur,
La France a proclamé Bonaparte Empereur.

Quels barbares, ligués au sein de l'Allemagne,
Menacent les états du nouveau Charlemagne?
Ces Russes, ces Germains, tantôt vaincus par nous,
Dont le front suppliant vint heurter nos genoux,
Osent-ils bien, s'armant des débris de leurs chaînes,
Rêver et proclamer leurs victoires prochaines?
Sous ces illusions qu'ils soient ensevelis!
Vainqueurs de Marengo, consommez leur défaite,
Et mèlez à vos chants de fête
L'orchestre foudroyant des canons d'Austerlitz.
Mais quoi! point de repos! votre tâche est immense!
Quand finit un combat, un autre recommence.
La Prusse, qu'un instant l'épouvante enchaîna,
Se relève; non! Non! La Prusse est terrassée,
Et d'un premier affront la mémoire effacée;
Rosbach est voisin d'Iéna!
L'ombre de Frédéric, plaintive et désolée,
Sort de ses noirs caveaux, jette un sombre coup d'œil

Sur ces champs tout couverts de carnage et de deuil,
Et rentre dans son mausolée.

Prodigue de son or, avare de son sang,
L'envieuse et lâche Angleterre
Prête, dans sa vengeance, à remuer la terre,
Va des Autrichiens solder le bras puissant.
Mais l'Autriche aussitôt d'épouvante est frappée ;
C'est que Napoléon a tiré son épée!
Il entraîne la France à de nouveaux hasards ;
D'Essling et de Wagram le sanglant territoire
Sous ses pas conquérants tressaille, et la victoire
Met au lit d'un soldat la fille des Césars.

La gloire, jusqu'ici ta fidèle compagne,
Napoléon, la gloire ardente à te servir,
Irrite ton orgueil, au lieu de l'assouvir.
Dans tes serres d'airain tu comprimes l'Espagne;
Mais l'Espagne résiste, et ce peuple haineux
N'a pas mis dans sa force un espoir inutile;
Ainsi le flexible reptile
Etreint un aigle dans ses nœuds.
Un courroux unanime a soulevé les âmes;
Par sa religion l'Espagnol exalté,
Au nom de Dieu, des rois et de la liberté,
Sème le carnage et les flammes.
Partout sur les donjons flotte le drapeau noir;
Dans les murs de Madrid, même au sein des ténèbres,
Le sonore beffroi tinte des glas funèbres;
Le colon fuit ses champs; le noble, son manoir;
Aucun ne reste sourd au cri de la vengeance;
Pour sauver leur pays tous sont d'intelligence.

Brise-là tes efforts, NAPOLÉON ; tu crois
Sur les fiers héritiers du Cid et de Pélage
Jeter le poids d'un honteux vasselage ;
Le glaive d'une main, et de l'autre la croix,
Ils sauront refouler aux pieds des Pyrénées
Celui qui se disait l'homme des destinées.

Sur les glaces du Nord, comme sous le Midi,
La foudre éclate et luit; le géant de Russie,
D'un sommeil de quatre ans secouant l'inertie,
Contre NAPOLÉON tout-à-coup s'est raidi ;
Formidable combat entre deux grands empires !
Arrête, aveugle conquérant,
Arrète au bord du gouffre un essor dévorant !
A ton premier désastre aujourd'hui tu conspires !

N'importe ! A ses foyers tout un peuple arraché
S'arme, et, comme un seul homme, à ta voix a marché.
Tout tremble, et devant toi poussant l'Europe entière,
Des Russes fugitifs tu brises la frontière.
Laissant entre eux et toi la flamme et les débris,
Vers leurs climats lointains ils cherchent des abris.
Rien ne t'arrête ?.... Eh bien ! Moscou, *la ville sainte,*
Moscou n'offre à tes yeux qu'une déserte enceinte ;
Moscou n'est qu'un bûcher, où meurent engloutis
Les projets qu'en treize ans ton orgueil a bâtis ;
Et la sombre vapeur qui voltige autour d'elle,
De ta vaine conquête est l'image fidèle.
Les Russes t'ont laissé l'empire du néant,
Et ces Parthes nouveaux ont su vaincre en fuyant.

La France, un instant alarmée

Du trépas sanglant de ses fils,
La France, de l'Europe acceptant les défis,
Frappe du pied la terre.... il en sort une armée !
Dans les champs de Lutzen, nos soldats aguerris
Cherchent au premier rang leurs postes favoris,
Du canon meurtrier les lueurs resplendissent ;
Le boulet siffle, vole, et tous les cœurs bondissent.
C'est une lutte à mort ; sans reculer d'un pas,
Chaque brave reçoit ou donne le trépas.
La victoire leur dresse un glorieux trophée ;
La ligue a succombé.... mais n'est pas étouffée !
Sous les murs de Leipsick veille la trahison ;
Dans les froides vapeurs d'un sinistre horizon,
Leur astre impérial descend.... et les ténèbres
Sur des corps tout meurtris, des membres en lambeaux,
Des spectres, qu'on croirait échappés des tombeaux,
Étendent leurs voiles funèbres !

C'en est fait ! l'ennemi va pénétrer vainqueur
Jusqu'au sein de la France, et la percer au cœur !
Quels prodiges nouveaux un grand courage opère !
Affaissé sous le poids de sa propre grandeur,
L'empire a vu s'éteindre et mourir sa splendeur ;
Tous ont désespéré..., Napoléon espère ;
Il s'avance, escorté de braves généraux,
Observe en philosophe, et combat en héros.
Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vaucelle,
Le sang de nos guerriers dans vos plaines ruisselle;
Ces héros, dont la mort terrasse la valeur,
Mèlent un cri de gloire au cri de la douleur ;
Ils triomphent !... Pourtant la France est asservie ;
Mais ils sont fiers encor de lui donner leur vie.
Paris même est vaincu ! Notre aigle audacieux,
Qui, soumis à la voix d'un maître ambitieux,
Réduisait les trônes en poudre,

Frappé lui-même de sa foudre,
Tombe.... mais c'est du haut des cieux.

Une île dominant la Méditerranée,
De l'Empereur déchu borne la destinée ;
Va-t-il, en se cachant dans la nuit du trépas,
Fuir de ses ennemis la rage inassouvie ?
Lui, mourir ! Il fait plus, il supporte la vie ;
Les morts seuls ne reviennent pas '.
Il revient ! Prompte à se soumettre
La France en tressaillant a reconnu son maître ;
Dans les champs de Fleurus il plante ses drapeaux ;
Son activité dévorante
Ne se lasse que du repos ;
Il renverse, en passant, la Prusse conquérante.

L'Angleterre s'avance; implacable ennemi
Il court, et ne veut point l'écraser à demi;
A sa voix, la tempête un seul instant calmée
Entoure Waterlo d'une ligne enflammée;
Mille globes de fer sont vomis par l'airain,
Et de corps palpitants encombrent le terrain.
A travers ce fracas terrible et monotone
Ecoutez! écoutez! en face du trépas
Un sublime héros, que nul danger n'étonne,
A dit : « La garde meurt; elle ne se rend pas! »
Mais Dieu, qui tient la terre à ses pieds enchaînée,
Des deux partis rivaux pèse la destinée;
Ce grand Dieu, dont la volonté
Fait qu'un insecte meurt ou qu'un grand homme expire,
Ou qu'une feuille tombe ou que tombe un empire,
Sait briser des tyrans le glaive ensanglanté.

. . . . . .

La France a succombé ! la valeur cède au nombre !
La gloire des combats est *le rêve d'une ombre.*

L'ouvrage de quinze ans est détruit en un jour !
Mais Lui, qu'aura-t-il pour séjour,
Lui, dont rien n'arrêtait la marche colossale ;
Lui qui, des autres potentats
A ses états sans nombre unissant les états,
Etouffait à l'étroit dans l'Europe vassale ?
Seul, abreuvé d'affronts et de regrets cuisants,
Captif d'un geolier d'Angleterre,
Il mourra séparé du reste de la terre ;
Un prince infortuné n'a plus de courtisans !
Que dis-je ? trois guerriers fidèles,
D'un dévoûment sublime héroïques modèles,

De leur ancien ami partagent la douleur.
Plus grand sur ce rocher, qu'autrefois sur le trône,
NAPOLÉON, dépouillé de couronne,
Tu brilles entouré de l'éclat du malheur.
Les vents autour de toi grondent avec furie;
Sous tes pieds dédaigneux l'océan irrité
Vient briser de ses flots l'impétuosité;
Toi, dans ta morne rêverie,
Tu compares ta gloire à ton adversité.

*

Et de tes jours enfin quand se rompit la trame,
Quand parut l'ange de la mort,
Tu léguas à Dieu ta grande âme,
Aux Anglais, tes bourreaux, un éternel remord.
Au fond d'un noir caveau, sous l'abri d'un vieux saule,

Dans un étroit cercueil tu dormiras vingt ans ;
Mais que ton ombre se console,
Car la France t'a dit : « Vif ou mort, je t'attends. »
Dans Paris maintenant, ta dépouille mortelle
Voit le peuple français prosterné devant elle,
Et du siécle qui fuit te proclamer géant ;
Dans Paris maintenant, la foule amoncelée
Vient, au pied de ton mausolée,
D'un empereur cadavre admirer le néant!

BELLE SOIRÉE D'HIVER.

Boutades fantastiques.

Belle soirée d'hiver.

Boutades fantastiques.

Le jour tombe; voyez comme le ciel rougit!
Le soleil terne et froid s'incline et s'élargit,

Et le chêne géant, que la bise délabre,
Etend ses longs bras nus, comme un grand candelabre.
Drapé de son manteau garni de menu-vair,
Le riche tremble encore au souffle de l'hiver;
Et, traînant ses haillons, le mendiant circule
Dans l'humide vapeur du sombre crépuscule.
Au bac de son comptoir broutant son revenu,
Un Crésus songe-t-il que, pâle et demi-nu,
Sur le seuil, jour et nuit, le pauvre qui marmonne,
Implore, en frissonnant, le tribut d'une aumône ?

A travers ce vitrage et ces rideaux soyeux,
Quelle douce lueur vient caresser mes yeux ?
Sur les brillants carreaux je vois tourner des ombres;
Là tout est plaisir; là, point de visages sombres;

Car, dans ce beau salon, par l'amour habité,
L'ennui même doit prendre un masque de gaîté.
Entrons; l'orchestre vibre, et la troupe charmée
Se livre au tourbillon de la valse enflammée.
Heureuse entre les bras d'un galant favori,
Jeune épouse, va, cours, reviens, et ton mari,
De tous ces mouvements spectateur immobile,
Se morfond dans un coin, et digère sa bile.
Ta mère avec orgueil lève son front altier,
Où flotte mollement un jardin tout entier.
Jalouse et contractant ses lèvres violettes,
Elle censure tout, gestes, maintiens, toilettes.
Ici, c'est un grimaud qui déclame et fait voir
Le grotesque appareil de son petit savoir,
Et prête gravement une oreille crédule
Aux discours d'une femme ou d'un sot qui l'adule.
Là, debout près du feu, se tient un lourd pédant,

A l'ignoble visage, au regard impudent;
Voyez-le déployer, avec tant d'assurance,
Son plat charlatanisme et sa crasse ignorance !
Il lui sied bien, vraiment, de lancer des brocards !
Ne se souvient-il plus de ses honteux écarts ?
Des bégueules en cercle écoutent les sornettes
De ce Tartufe adroit, de ce cuistre en lunettes,
Qui, dénigrant toujours, et toujours dénigré,
Croit de l'honneur d'autrui disposer à son gré.
Demain ce paltoquet, regagnant son village,
De sa vertu d'emprunt ira faire étalage,
Sûr de trouver encor des juges complaisants :
Ses rivaux en esprit, ses grossiers paysans.

Plus loin, c'est un barbon, qui veut, malgré son âge,
Jouer de vert galant le triste personnage,

Rajuste sur son front ses grisonnants cheveux,
Et d'un amour transi prodigue les aveux.
Chloé, dans un miroir, contemple avec délices
Son teint, ses yeux, surtout ses cheveux noirs et lisses,
Rangés avec tant d'art, que, sur ce front si beau,
Ils ressemblent de loin aux aîles d'un corbeau.

Las de pirouetter dans des flots de lumière,
Chaque danseur retourne à sa place première.
Partout l'œil ébloui n'aperçoit que turbans,
Echarpes, éventails, plumes, joyaux, rubans,
Dispendieux chiffons, brillantes bagatelles,
Bras découverts, seins nus ou voilés de dentelles;
Mais sous un transparent et fragile tissu
Ce qu'on semble cacher est-il moins aperçu ?

Et puis, il fait si chaud ! On étouffe, on endève
De ne pouvoir encor prendre les habits d'Eve !
Patience ! ils viendront ces jours, où décemment
La simple nudité servira d'ornement.....

Ainsi passe, en hiver, une belle soirée;
Ainsi des longues nuits s'abrège la durée.
Au matin, chacun sort de fatigue épuisé,
Et répète, en baillant, qu'on s'est bien amusé.

L'ÉPITAPHE.

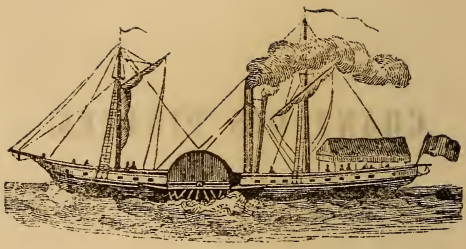
L'ÉPITAPHE.

Quel est ce marbre blanc, couronné de verdure?
Approchons : « Ci-gît un enfant ! »

Loin des tourments cruels, qu'ici bas on endure,
Il a pris vers les cieux un essor triomphant.
Ce monde était pour lui trop peu digne d'envie ;
A peine il a touché la coupe de la vie,
Qu'il la repousse avec mépris ;
A peine entré dans la carrière,
L'athlète fatigué se rejette en arrière,
Et, sans vaincre, gagne le prix.
Est-ce une illusion ? quelle voix douce et tendre,
Pareille à la voix d'un ami,
A mon cœur étonné vient de se faire entendre ?
C'est celle de l'enfant sous la pierre endormi :
«Non, ce n'est point sur moi qu'il faut verser des larmes!
»Quand j'ai dit à la terre un éternel adieu,
»Du céleste bonheur j'entrevoyais les charmes;
»Que je suis bien auprès de Dieu !
»Pour moi plus de regrets ! plus de douleur amère !

»Je suis heureux, pleurez pourtant
»Sur mon père, qui m'aimait tant !
»Ah ! pleurez sur ma pauvre mère !»

CHANT DES PIRATES.



CHANT DES PIRATES.

Bondissons sur les flots d'une mer sans rivages;
Nous avons pour flambeau la lueur des éclairs.

Au bruit des éléments joignons nos cris sauvages ;
C'est en vain que la foudre a sillonné les airs.

Voguons sur l'Océan, voguons à l'aventure ;
Trace, noble vaisseau, trace un large sillon !
A l'horizon lointain va saisir ta capture ;
Agite avec orgueil ton rouge pavillon !

Aux armes, compagnons ! voici l'instant ! aux armes !
Le voyez-vous venir ce navire étranger ?

C'est un combat! pour nous le combat a des charmes!
D'autres fuiraient la mort; nous, cherchons le danger!

De nos sabords jaillit une épaisse fumée;
La vaste mer frissonne au bruit de nos canons!
Amis, fussiez-vous seuls contre toute une armée,
La victoire ou la mort illustrera vos noms.

Et quand même l'oubli péserait sur vos têtes,
Quand vous succomberiez inconnus, il est beau

De mourir en bravant la guerre et les tempêtes,

Et d'avoir l'Océan tout entier pour tombeau!

MISANTHROPIE.

Misanthropie.

Le Printemps, qui d'un souffle a banni la froidure,
Remonte, en souriant, sur son trône de fleurs ;

La terre a déployé sa robe de verdure,
Qu'elle sème à plaisir de vivantes couleurs.

Entendez-vous la joyeuse hirondelle?
Aux cris des passereaux sa douce voix s'unit.
L'oiseau monte, descend, remonte à tire d'aîle,
Et sous mon toit vient abriter son nid.

Par les ans dépouillé, ce chêne vénérable
D'un lierre verdoyant couvre sa nudité;
Contrastant avec lui, ce magnifique érable,
Riche de sa vigueur, se dresse avec fierté.

Arbustes qui brillez de sève et de jeunesse,
Il semble qu'avec vous moi-même je renaisse.
Heureux, cent fois heureux l'homme qui vit aux champs!
Sans crainte et sans désir, il se dit à lui-même :
« Je puis, seul avec Dieu, qui me voit et qui m'aime,
» Fuir la société des fous et des méchants. »

Que les solliciteurs, émules des sangsues,
Des hôtels et des cours assiégent les issues,
Au nom du bien public servent leurs intérêts,
Prêchent l'indépendance en ployant les jarrets,
Et fiers de titres vains ramassés dans l'ornière,
De rubans et de croix chargent leur boutonnière;
Pauvres gens, qu'éblouit un éclat suborneur,
A travers les cités vous cherchez le bonheur;

Moi je le trouve ici, quand ma table frugale
Rassemble quelques bons amis,
Ou que mes villageois, toujours d'humeur égale,
A mon foyer qui brille, en cercle sont admis.

Si parfois je me sens inquiet et morose,
Sous les blancs maronniers qui bordent mon jardin
Je laisse errer mes pas; la fraîche et tendre rose
Croît et s'épanouit sous ma main qui l'arrose,
Et ma gaité renaît soudain.
Ainsi dans mon obscure et tranquille demeure,
Je vis libre et content; Dieu fasse que j'y meure!
Fi des salons dorés! C'est là que trop souvent
La bêtise orgueilleuse, en habit de savant,
Sous le sceptre de plomb de sa lâche critique

Ecrase dans sa fleur un talent poétique ;
Ou qu'un fat, indigné de se voir si petit,
Avec peu de mérite et beaucoup d'appétit
Prodigue aveuglément et l'éloge et l'outrage,
Et pour un bon diner vante un méchant ouvrage.
Mais n'est-ce pas encor dans maint et maint salon
Qu'un nouveau Marsyas, qui se croit Apollon,
Déroule tous les soirs, sans rhythme ni cadence,
De ses lourds concertos la bruyante abondance ?
D'abord des cris aigus et des sons discordants
Vous déchirent l'oreille et font grincer vos dents ;
Puis une monotone et pesante harmonie
Dans l'assoupissement plonge la compagnie.
Mécontent du succès, l'auteur avec mépris
Se retire, en disant : « ils ne m'ont pas compris ! »

Passons à d'autres lieux ; les traits du ridicule
Ne me suffisent plus; non, c'est l'arme d'Hercule
Qu'il me faudrait; voyez, en silence accoudés
Sur une table verte, où frémissent les dés,
Ces hommes ou plutôt ces fantômes livides ;
L'ardente soif de l'or crispe leurs mains avides ;
Leurs yeux, qui par moments se troublent de terreur,
Tantôt brillent de joie, et tantôt de fureur.
Les insensés! quand même ils auraient en partage
Tout l'or que charriait le Pactole ou le Tage,
Ils livreraient encor, par ces jeux clandestins,
Leur honneur et leur bourse aux aveugles destins ;
Mais que des créanciers l'importune cohorte,
A solder leurs billets humblement les exhorte,
Bottiers, marchands de vin, boulangers et tailleurs
Recevront pour tout compte : « Adressez-vous ailleurs. »
Et je me tairais! Non! non! garder le silence,
C'est de ces vils faquins enhardir l'insolence!

Esclaves abrutis de leurs fougueux désirs,
D'autres à leurs banquets, où règnent les plaisirs,
Conviant au rabais quelques beautés vénales,
Prolongent dans la nuit d'ignobles saturnales.
Chacun d'eux, consumé d'une brutale ardeur,
Sur le seuil, en entrant, a quitté sa pudeur.
Malheur à tout jeune-homme au cœur tendre et novice,
S'il aborde jamais ce cloaque du vice !
Bientôt une Vénus, monstre d'obscénité,
Flétrira son amour et sa virginité;
Au sortir d'un marais, tel un bouc en furie
Souille d'un pied fangeux la fleur de la prairie.
Terrible châtiment! Hélas! à leur repas
La Mort s'assied aussi, mais ils n'y songent pas!
Et tandis que contre eux vainement je pérore,
L'horizon qui blanchit laisse poindre l'aurore.
Dans cet antre lugubre, image d'un tombeau,
Où tremblent les clartés d'un sinistre flambeau,

Pénètrent du matin les rayons froids et pâles ;
Il faut les voir alors, tous ces Sardanapales,
Que l'infâme Débauche enlace de ses nœuds,
Trébucher et vomir sur le parquet vineux.
Heureux si dans les bras d'une vile Aspasie
Ils n'avaient du poison savouré l'ambroisie!
Bientôt ils maudiront leurs prodigalités;
Sur un grabat d'hospice ils mourront alités !

Mais j'ai trop secoué le fouet de la satire;
Dans ce rude métier je sais ce qu'on s'attire.
Je sais, je sais combien de haines, de clameurs,
Soulève quelquefois la censure des mœurs.
A ses débordements livrons l'humaine race,
Et, du monde éloignés, disons avec Horace :

« Heureux le villageois ! heureux l'ami des champs,
» Qui n'ouvre point son cœur aux sordides penchants!
» Son modeste souper, que la faim assaisonne,
» Vaut mieux que les festins où le gibier foisonne.
» Les morceaux enfumés de quelque gras jambon,
» Un pain noir, des fruits mûrs, tout lui plaît, tout est bon.
» Dans sa cabane obscure il échappe à l'envie;
» Le secret du bonheur est de cacher sa vie. »

Angélina.

ANGÉLINA.

Une vierge timide, ange à figure humaine,
Comme un rêve d'amour, sur la terre a passé.

C'est qu'elle regrettait le céleste domaine,
Et ce monde à ses yeux s'est bientôt effacé.

Seize fois elle a vu naître et mourir les roses;
Belle de son printemps, elle attendait l'été,
Quand l'implacable mort flétrit de sa beauté
Les prémices à peine écloses!

Vous qui l'avez parfois rencontrée en chemin,
Vous, sur qui l'infortune appesantit sa main,
Vous, qui durant les nuits grelottez sur la pierre,
Non moins que ses trésors, ses magiques discours

Vous consolaient ; des pleurs tombaient de sa paupière,
Et de vos pleurs elle arrêtait le cours.

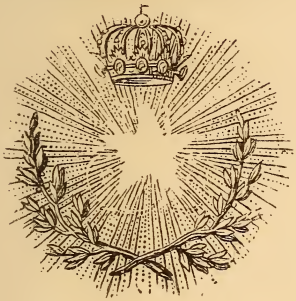
Sous le toit paternel, loin d'un monde profane,
Où souvent la vertu se ternit et se fane,
Elle vivait heureuse et sans compter ses jours ;
A nos salons bruyants, où le luxe s'étale,
Elle se dérobait, leur préférant toujours
Des bosquets et des bois la pompe végétale.

Voir les jaunes moissons dans les champs diaprés,
Et les bluets d'azur et les pavots pourprés,

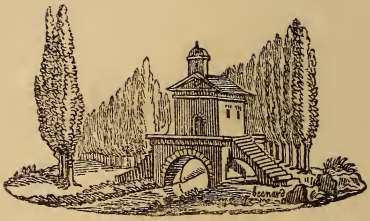
Quand du beau firmament la lumière ruisselle,
Quand, sur le frais gazon, dès l'aurore étincelle
La marguerite en fleurs, blanche étoile des prés ;
Tels étaient ses plaisirs ! Sur une humble chaumière
Quand la lune discrète épanchait sa lumière,
A l'heure où le vieux pâtre et ses agneaux bêlants
Vers le prochain bercail reviennent à pas lents,
Au culte du malheur Angélina fidèle,
D'un sentier tortueux cherchant l'obscurité,
Allait, près d'un mourant, faire asseoir avec elle
L'Espérance et la Charité !

Naître, aimer et languir, ce fut sa destinée !
La couronne de l'hymenée,
Sans même s'y poser, effleura ses cheveux ;

Elle n'a point, victime à l'autel amenée,
Prononcé pour jamais de téméraires vœux.
Elle est morte à seize ans! voilà sa destinée.
Passants, qui visitez l'asile du trépas,
Qu'un hommage pieux arrête au moins vos pas;
Une vierge repose en ce lieu solitaire.
Elle entrevit le monde et referma les yeux.
Un ange aux aîles d'or l'enleva de la terre,
Pour la réveiller dans les cieux.



Ma Retraite.



MA RETRAITE.

Sitôt que le Printemps sourit à la nature,
Qu'au souffle du zéphir tout semble ranimé;

Que sur les champs voilés d'une fraîche tenture
S'élève et se balance un nuage embaumé,
J'aime à voir les buissons, où l'abeille fourmille,
Quand sur le blanc sommet des arbustes fleuris,
Ou sur l'odorante charmille
Volent, en gazouillant, mes oiseaux favoris,
Qui vont sous les rameaux abriter leur famille.
J'aime à voir dans les prés le fougueux étalon,
De ses narines écumantes
Aspirer à longs traits, tourné vers l'aquilon,
Les miasmes connus qu'exhalent ses amantes.
Il s'enivre de cette odeur;
Haletant de plaisir, de courage et d'ardeur,
Il tressaille, il se cabre, il s'élance vers elles
Et l'amour à ses pieds semble prêter des aîles.

Partout règne l'amour; il vient tout enflammer.
Dans les bois courbés en arcades,
Dans les fleuves tombant en sonores cascades,
Tout ressent le besoin d'aimer.
Les hôtes des forêts sortent de leur tanière;
J'aime à les voir bondir sur l'herbe printanière.
J'aime à voir la colombe, au plumage d'argent,
Nuancer de son cou le beau reflet changeant;
Les papillons nouveaux, dont le sort fait envie,
Et qui de fleurs en fleurs vont promenant leur vie,
Sur la rose ou le lys éclatant de blancheur,
Savourer, en jouant, le baume et la fraîcheur.

Combien je suis heureux sous la tendre feuillée,
Que la brumeuse Nuit de ses pleurs a mouillée,

Surtout, quand une vive et soudaine clarté
Glissant sur la plaine émaillée,
Fait jaillir de mon front un rayon de gaîté.
A d'autres le tumulte et l'éclat! Je préfère
Me bercer mollement dans mon étroite sphère;
A ce modeste enclos je borne mes désirs,
Et crains les longs remords, suite de courts plaisirs.
Cuirassé de courage et de philosophie,
Je résiste aux méchants, même je les défie,
Et, Larochefoucault ou Labruyère en main,
J'apprends à dédaigner notre sot genre humain.

Tout captive mon cœur, mes yeux et mes oreilles;
Non, le monde n'a point de volupiés pareilles!

Mais le printemps est court, hâtez-vous d'en jouir,
Vous du moins, qui savez unir
L'âme du philosophe à celle du poète!
Pour les cœurs froids et secs la nature est muette.

Poésies.

TABLE.

Napoléon, 5 mai. 5

Napoléon sur la place Vendôme. 15

Napoléon (1834). 23

A Napoléon (1835). 33

Gloire et Néant. 43

A Louis-Philippe I.er (1831). 51

Fantasmagorie. 55

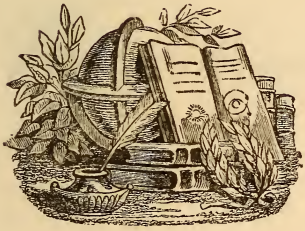
Lille. Imprimerie d'Émile DURIEUX.

POÉSIES

[2. recueil]

par

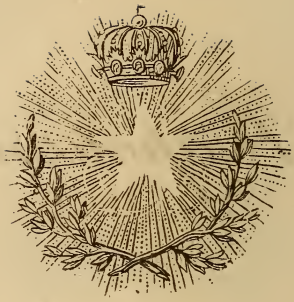
L.-T. SEMET et J. BARROIS.



LILLE,
Émile DURIEUX,
Libraire-Éditeur.
1845.

22 May 92

Napoléon.



Napoléon. (*)

5 mai.

Le cinq mai ! C'est le jour où le grand capitaine,
Qui crut sur le monde vassal

(*) On trouve dans les SOUVENIRS POÉTIQUES, publiés par L.-T. Semet en 1833, deux odes sur Napoléon, intitulées : L'ANNIVERSAIRE et SAINTE-HÉLÈNE.

Etendre son bras colossal,
Mourut abandonné dans une île lointaine.
Comme ce Jupiter dont le front radieux,
En s'inclinant, épouvantait les Dieux,
Napoléon vainqueur fit tout trembler; sa gloire
Sillonne en traits de feu les pages de l'histoire,
Et les champs, qu'inondaient ses nombreux bataillons,
De nos boulets encor conservent les sillons.

De l'immortalité l'étoile éblouissante
Planait, comme un soleil, sur sa tête puissante;
Aux nations il imposait ses lois;
Ses yeux avec mépris s'abaissaient sur la terre,
Et, se faisant du glaive un sceptre militaire,

Il arpentait l'Europe, en semant des exploits.
Celui qui dans les cieux dressait son front sublime,
Sous ses pieds cachait le néant.
Les flots gardent sa tombe !... il fallait un abîme
Pour ensevelir ce géant.

Quand parfois un vaisseau sur la mer calme et nue,
Rampe vers cette île inconnue
Où repose notre Attila,
Le nautonnier, voyant sur la rive prochaine
Un tombeau, les débris d'un sceptre et d'une chaîne,
Se dit, en pleurant : « Il est là ! »
C'est là qu'il méditait, au bruit de la tempête,
Image des pensers qui roulaient dans sa tête ;
Debout sur ce rocher, comme sur un glacis,

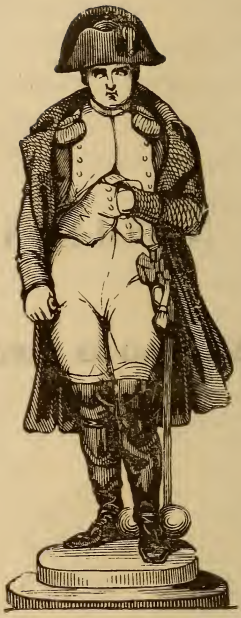
Il promenait au loin ses regards indécis ;
Les vents, qui rugissaient sur la vague enflammée,
Parlaient de ses revers et de sa renommée ;
Enfin il disparut, et dans un froid cercueil,
Dieu, seul être éternel, resserra son orgueil.

Ah ! s'il n'eût point, aux yeux de la France trompée,
Contre un vain hochet d'or échangé son épée !
Les pieds sur le Kremlin et sur l'Escurial,
Il aima mieux régner sur un amas de cendre ;
De son beau consulat il aima mieux descendre
Jusques au trône impérial !

Qu'un esclave muet baise avec complaisance
L'ornière, qu'imprima le char de la puissance ;
Vous, qu'un tyran-soldat n'a jamais ébranlés,
Vous, que rien n'éblouit, philosophes, parlez !
« Napoléon s'est cru *l'homme des destinées* ;
« Pour tout perdre en un jour il régna dix années ;
« Néant !.... mais quand les rois le détrônèrent, seul,
« De sa pourpre en lambeaux il se fit un linceul ;
« Quand de son avenir s'engloutit le fantôme,
« Seul il resta debout..... et voilà le grand-homme ! »

NAPOLÉON

SUR LA PLACE VENDOME.



NAPOLÉON

SUR LA PLACE VENDOME.

Juillet 1833.

Des nains avaient brisé ce colosse de gloire ;
Aux pieds de ses vassaux il fut précipité

Celui qui broyait tout sous son char de victoire ;
La colonne, où Clio burina notre histoire,
Veuve de l'Empereur, planait sur la cité.
Mais en vain la horde pygmée,
De ce trône guerrier, qu'elle n'abattit pas,
Te fit descendre aux yeux de l'Europe charmée,
Géant de notre vieille armée ;
Tu brillais d'autant plus.... qu'on ne te voyait pas. (*)

Le voyageur, passant sur la place Vendôme,
Du bronze impérial cherchait encor le dôme :
« Sans doute, disait-il, en détournant les yeux,
» L'astre fatal aux rois s'est perdu dans les cieux. »

(*) Præfulgebat eo ipso, quòd effigies non visebatur. (TACITE.)

Il est vrai qu'un moment l'astre sembla s'éteindre,
Quand des héros d'un jour, autocrates-valets,
Jaloux de sa splendeur, dressèrent, pour l'atteindre,
D'immenses échafauds, des pieux, des chevalets;
Oui, tel qu'une masse grossière,
Napoléon déchu resta dans la poussière!

L'Achille, dont le bras secouait l'univers,
Dont le souffle de feu pulvérisait les trônes,
A vu des Myrmidons, affublés de couronnes,
Devenir grands par ses revers.

L'artiste créateur, qui, plein de son modèle,

Nous l'a jeté vivant dans un bronze fidèle,
Ne l'a point revêtu d'un costume romain ;
C'est l'Empereur-Soldat sous un maintien austère,
Coiffé de son chapeau, couronne militaire,
Droit sur son piédestal, sa lunette à la main.
Il est calme, et pourtant on dirait que son âme
Roule quelque vaste dessein,
Et qu'un feu dévorant bouillonne dans son sein ;
Tel un volcan neigeux couve en secret la flamme.

Sur sa colonne enfin le voilà remonté !
Le voilà !... Calme-toi, peuple trop exalté ;
Ton Empereur est là ; tu chantes, c'est ta règle ;
L'Empereur t'éblouit sous un soleil d'été ;
Mais dans les serres de son aigle

Il étouffa la Liberté.
Il a vu les Français, peuple de rois-esclaves,
Tout fiers d'embrasser ses genoux,
Et, comme une faveur, implorer des entraves;
Il prodigua le sang des braves,
Et ce sang retomba sur nous.
Il nous fit manœuvrer sur des monceaux de cendre,
Comme un troupeau sous le bâton.
Faut-il chanter encor le moderne Alexandre?
Eh! que ferions-nous donc, si c'était Washington?

Napoléon sur nous fit éclater sa foudre,
Mais cette foudre un soir s'éteignit dans les mers;
Et lui-même expia par des chagrins amers
Tous ses rêves d'orgueil.... Son malheur doit l'absoudre.

Laissons le guerrier souverain
Fouler son grand socle d'airain ;
Que ce Napoléon, sublime sentinelle,
Fixe encore sur nous son ardente prunelle ;
Son monument vengeur nous semblera plus beau.
Que dis-je? faisons plus : Que sa cendre exilée
Revienne consacrer ce brillant mausolée ;
Le corps d'un homme illustre est l'âme d'un tombeau.

Napoléon.

NAPOLÉON.

(1834)

AVANT,

Quel est ce jeune homme au teint blême,
Aux longs cheveux noirs et pendants,

Qui sur son avenir fixe des yeux ardents ?
Phénomène incarné ! mystérieux problême !
Il ne devra qu'à lui sa gloire et ses revers ;
Il fera sur les rois peser sa tyrannie,
Et, pour ébranler l'univers,
Il tient entre ses mains le levier du génie.

Son manteau, qu'a blanchi la poussière des camps,
Flotte sur son cheval dont la sueur ruisselle ;
De ses brûlants regards l'électrique étincelle
Dans les champs de bataille allume des volcans.

Ses soldats, à longs flots, roulent sur l'Italie.

L'Orient les appelle ; en Egypte, Français !
Les échos de Memphis proclament vos succès ;
Maintenant, que Paris à son tour s'humilie !
Tribuns aux farouches vertus,
Fuyez ou courbez-vous sous un bras despotique ;
Plus fort que le César antique,
Le César de la France immole ses Brutus.
De tes songes d'amour, France, sois détrompée ;
Ton héros va régner par le droit de l'épée.

PENDANT.

Le masque du Consul est brisé ; l'Empereur,
Couronné par ses mains, se dévoile et se nomme ;
La Loi se tait devant un homme ;
C'est le calme de la terreur.

Peuple déçu, rougis de honte et de colère!
Foulant, pour s'élever, tes droits et son devoir,
Ce roi républicain, ce tyran populaire
S'isole, avec orgueil, au sommet du pouvoir.
Droit sur un trône il rêve, et sa tête baissée
Succombe sous le poids d'une vaste pensée.

Il s'élance soudain; ne le voyez-vous pas,
Brillant comme l'éclair et prompt comme la foudre?
Ceux qui meurent pour lui bénissent leur trépas;
Et les rois, le front dans la poudre,
Baisent l'empreinte de ses pas.
Tandis que notre aiglon s'échappe de son aire,
Et s'ouvre vers le ciel un sublime chemin,
Au grand jour d'Austerlitz, le vieux aigle germain
Tombe et roule écrasé sous cent coups de tonnerre.

Tout monarque est muet ; tout peuple est interdit.
Mais le bruit du canon, ce tocsin militaire,
Sous les murs d'Iéna bondit et rebondit ;
Les Français dans la Prusse ont vaincu l'Angleterre.
Partout Napoléon marche en triomphateur ;
On n'ose sans effroi mesurer sa hauteur.
Son glaive sera-t-il le sceptre de la terre ?
Non, le feu de Moscou séchera ses lauriers.
Le géant fait un pas, il touche au Borysthène,
Par bonds désordonnés suit sa route lointaine....
Un sépulcre de neige engloutit nos guerriers.

APRÈS.

Les peuples haletaient sous le poids de sa gloire,
Il avait sur sa trace enchaîné la Victoire,
De royaume en royaume il courait triomphant ;

Il faisait de l'Europe une sanglante arène,
Mais il oubliait Dieu, dont la main souveraine
Brise un trône usurpé, comme un jouet d'enfant.

Voilà Napoléon captif! Où sont ces braves,
D'un soldat parvenu fanatiques esclaves,
Et ces nobles valets, naguère si soumis,
Et ces adulateurs parés du nom d'amis,
Qui fiers de s'atteler au joug de sa puissance,
Dégoûtaient l'Empereur de leur obéissance?
L'Empereur n'est plus rien, car il est malheureux.
Ces affranchis d'hier, longtemps plèbe vassale,
Ont craint que sa grandeur fragile et colossale
Ne les pulvérisât, en s'écroulant sur eux.

Comme s'il entendait le signal des alarmes,
Le héros expirant s'entoure de ses armes,
S'élance dans l'éternité,
Et seul, devant l'Être suprême,
Courbant son front sans diadême,
Reconnaît qu'ici-bas tout n'est que vanité.

Il est tombé du haut de son immense empire,
Ce nouveau roi des rois, moderne Agamemnon;
Lui, qui ne s'éveillait qu'aux appels du canon,
C'est loin des combats qu'il expire!
Il vint par son exil ennoblir un écueil;
Un suaire en lambeaux à présent l'environne.
Adieu, sceptre, lauriers, glaive, pourpre, couronne;
Tout s'abîme dans un cercueil!

A

NAPOLÉON.

A

NAPOLÉON.

(1835.)

I.

Assemblage confus de néant et d'orgueil,

Toi, qui planais debout sur un char de victoire,

Et, foudroyé par Dieu, tombas sur un écueil,
Comme un cierge de mort, le flambeau de ta gloire
A de nos libertés éclairé le cercueil.

La France t'admirait, mais l'éclat de tes armes
De ses yeux éblouis faisait jaillir des larmes;
L'Europe était ta cour; les rois, tes courtisans;
Le monde entier t'a vu quinze ans
Dans ton vol d'ouragan déraciner les trônes;
Les rois même, abreuvés de malheurs et d'affronts,
Venaient à tes genoux mendier des couronnes,
Que ton pied dédaigneux rejetait sur leurs fronts.

Ta voix faisait trembler leur vaste territoire;

Ton glaive y dessinait des royaumes nouveaux ;
Puis, couronnant en paix tes belliqueux travaux,
Dans un bronze animé tu coulais ton histoire.
Mais tout, excepté Dieu, doit changer ou finir !
Les jarrets dans le sang, le front dans la fumée,
On atteint à la renommée ;
On ne laisse après soi qu'un triste souvenir !

II.

La France sous des rois n'était plus enchaînée ;
Une lance à la main, le pied sur un affût,
Elle avait dit à l'Europe étonnée :
« Que la Liberté soit ! » Et la Liberté fut.

Bientôt la République-mère
De ses flancs déchirés vomit un Empereur,
Et, jetant une plainte amère,
Devant son propre fils recule avec horreur.

Cet Empereur, c'est toi! d'épouvante frappée
L'aigle des Allemands fuit, tombe et se soumet.
Va, comme un autre Mahomet,
Convertir par l'effroi, la menace et l'épée!
Plonge dans l'avenir, c'est ton domaine; pars!
La Victoire, guidant ta marche solennelle,
Comme d'un bouclier, te couvre de son aîle;
Ton pied, en les heurtant, fait crouler des remparts.
Si les peuples sur toi jettent leur anathême,
Tu combats pour t'absoudre, et ton lugubre nom

Gronde, même à travers les foudres du canon;
Dans la flamme et le sang tu cherches un baptême.

Malheur aux conquérants que la terre a maudits!
Tu traînes à ton char les vaincus hors d'haleine;
Mais cette route immense, où tes guerriers hardis
Te suivent, pour dompter Vienne, Rome et Cadix,
En traversant Moscou, finit à Sainte-Hélène.
Désenivré de tes succès,
N'ayant pour étendard qu'un lambeau tricolore,
Tu fuis du Borysthène, et ton orgueil implore
La Liberté proscrite et le peuple français.
Mais ce peuple géant, dont l'œil de feu scintille,
Ce peuple, qui d'un bond broyait une bastille,
Honteux de ta défaite et las de se courber,
Sourit, croise les bras, et te laisse tomber.

III.

Te voilà sans couronne et banni de la France !
Quatre amis dévoués, courtisans du malheur,
Dans l'abîme de ta souffrance
Jettent une part de la leur.
Quand le soleil s'éteint sous la mer azurée,
Ils versent, en gardant ta couche de douleur,
Le baume de l'espoir sur ton âme ulcérée,
Et parfois, en pleurant, impriment un baiser
Sur tes fers glorieux, qu'ils ne peuvent briser.

Mais quel astre-volcan, (*) à ton heure dernière,
Promène dans les cieux sa brûlante crinière?
L'implacable Remords, envoyé de l'enfer,
Sur ton sein, qui rugit, pose sa main de fer;
Ta tête lentement se soulève et retombe!
Tu commandais naguère au peuple souverain;
La Mort aussi commande; elle parle, et ta tombe
Referme avec fracas ses deux portes d'airain.
Colosse impérial, colosse militaire,
Tu t'appuyais d'un bras sur notre continent,
De l'autre, tu cherchais à saisir l'Angleterre;
Mais un gouffre à tes pieds s'entrouvre, et maintenant
Il te reste un vieux saule et quelques pieds de terre.

(*) Dans le mois de février 1821, une comète parut au-dessus de Ste.-Hélène; Napoléon songea d'abord à celle de Jules-César, et sembla prévoir que sa propre mort était prochaine.

(Norvins, Histoire de Napoléon.)

Gloire et Néant.

GLOIRE ET NÉANT.

Il est là, sous mes pieds, ce fameux conquérant!
Les peuples devant lui s'inclinaient en silence;

Et ses guerriers, comme un torrent
Dont un obstacle même accroît la violence,
Brisaient, renversaient tout, et passaient en courant.
Les peuples devant lui s'inclinaient en silence;
Il est là, sous mes pieds, ce fameux conquérant!

D'un souffle Dieu brisa ce colosse fragile;
Celui dont le nom seul a fait trembler d'effroi,
Consumé lentement sur sa couche d'argile,
N'est plus même un cadavre.... et ce fut un grand roi!

Jeté par un orage au faîte de la gloire,
Avec l'orage il est parti;

Un tombeau rappelait sa lugubre mémoire,
Ce tombeau s'est anéanti.
Sur le sol, que foulait ce monument superbe,
Aujourd'hui le chevreuil bondit et broute l'herbe.

Ainsi, rois et sujets, esclaves et tyrans,
Le niveau de la mort égalise vos rangs.
Ainsi tout homme, soit qu'il meure
Ou sur le trône ou dans les fers,
Doit oublier, au sein d'une étroite demeure,
Les maux qu'il a causés, ou ceux qu'il a soufferts.

Oublier! qu'ai-je dit? C'est en vain qu'on l'espère,

Quand sous un char de bronze on broya les humains.
Dieu tient le sort des rois dans ses terribles mains ;
Heureux qui trouve en lui moins un juge qu'un père !

Exploits maudits du ciel ! triomphes désastreux !
Vaine et sanglante renommée !
Eclat fascinateur qui se perd en fumée !
Des bourreaux couronnés se disputent entre eux,
Et, comme une hécatombe, égorgent une armée ;
Ils changent en déserts de florissants états,
Par des crimes nouveaux comblent leurs attentats,
Pétrissent sous leurs pieds la cendre des royaumes,
Et l'univers tremblant dit : « ce sont des grands-hommes ! »

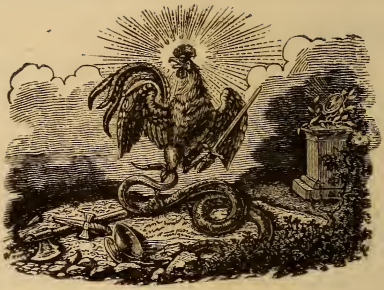
Malheur à qui d'un peuple outrage la fierté !
Honte à qui fait ployer les têtes !
Aux sinistres lueurs du glaive des conquêtes,
Tremble et s'enfuit la Liberté ;
Et souvent sur le trône, avec la Tyrannie,
Le Crime vient s'asseoir à côté du Génie.

Rois, épargnez le sang des malheureux mortels,
Et ne le mêlez point avec la fange immonde.
Hélas ! oubliez-vous qu'aux premiers temps du monde,
La Bienfaisance eut les premiers autels ?
Songez, songez plutôt, images de Dieu même,
Que le bonheur du peuple est votre loi suprême.

A

Louis-Philippe 1.er

Roi des Français.



A

Louis-Philippe I.er

Roi des Français.

(1831)

Monarque-citoyen par la France adopté,
Etends sur notre Charte une main tutélaire :

Fais sur le nouveau trône asseoir la Liberté ;
Enlace au diadême un laurier populaire.

Quand à Paris le front de chaque tour
Se couronnait d'un turban tricolore,
Quand le soleil, brûlant même à l'aurore,
De notre gloire annonçait le retour,
Des deux partis terminant la querelle
Tu fus choisi par trois cent mille voix.
La Liberté te prit sous son pavois ;
Il t'en souvient ; ne règne que par elle !

Restons unis sans craindre l'étranger.

Si contre nous se liguent les despotes,
Toi, ralliant nos frères patriotes,
Tu voleras au poste du danger.
Vienne l'instant; notre invincible armée
A pour clairons les chants du coq gaulois;
Nos boucliers sont nos tables des lois
Et nos drapeaux brillant dans la fumée.

Vis pour le peuple, et brave le concours
De la Licence et de la Tyrannie;
Brave ces rois dont la gloire ternie
Doit emprunter le vain faste des cours.
Qu'une autre gloire à nos yeux t'environne!
Soldat français, de pourpre revêtu,

Sois vertueux ! l'éclat d'une vertu
Efface bien celui de la couronne.

Monarque-citoyen par la France adopté,
Étends sur notre Charte une main tutélaire;
Fais sur le nouveau trône asseoir la Liberté;
Enlace au diadême un laurier populaire !

FANTASMAGORIE.

Voici l'instant, messieurs; venez, grands et petits;
Venez voir, venez voir un spectacle gratis,

Un spectacle risible, un spectacle tragique;
Nous allons vous montrer la lanterne magique.

Voyez s'ébattre, et rire, et boire et badiner
Ces goinfres, accroupis autour d'un bon dîner!
Un malheureux est là, qui gémit à leur porte;
Affamé, languissant, il va mourir; qu'importe!
Jamais par la Fortune un mortel outragé
Devrait-il avoir faim, quand ils ont bien mangé?
Contraste révoltant d'égoïste insolence,
Et de misère extrême et d'extrême opulence!

Voyez ce freluquet si bêtement hautain,

Ce cuistre barbouillé de grec et de latin !
Fier comme un sénateur dans sa chaise curule,
Comme un sceptre d'ivoire il porte sa férule,
Et veut tout censurer à tort comme à travers.
Voyez ce rimailleur, qui rabotte des vers,
A tout ce qu'ont produit la Grèce et Rome antique,
Préférer de beaucoup son fatras romantique.
Cet autre, décoré du nom de médecin,
Exerce impunément le métier d'assassin ;
Breveté charlatan, il court de ville en ville
Exploiter l'ignorance et la crainte servile ;
Sa gloire aux yeux des sots, comme un astre, a relui ;
Aucun de ses clients ne se plaindra de lui ;
Tous sont discrets ; pour mieux les contraindre à se taire,
Il les ferait dormir à quelques pieds sous terre.

Voyez dans un salon cet imberbe faquin,
Qui, naguère écolier, se dit républicain.
Aurait-il quelques droits à ce beau privilége?
Sans doute; il a traduit ses auteurs de collége.
Il peut d'un vieux Romain, d'un rigide Caton
Se donner le maintien, les gestes et le ton.
Nous ne partageons pas (et c'est ce qui l'irrite)
Sa haute opinion sur son petit mérite;
Fier dans son désespoir, le grotesque marmot
Se dit, comme Brutus : « la vertu n'est qu'un mot! »

Voyez ce dameret, jouet des courtisanes,
Tout gluant de sirop, s'imbiber de tisanes;
Voyez, messieurs, voyez se traîner d'un pas lent
Cet ami des plaisirs, ce cadavre ambulant,

Pâle dès son aurore et vieux dès sa jeunesse ;
Ce sale débauché, pétri de lait d'ânessse,
Et portant sur le front la marque du trépas,
Toujours du fossoyeur croit entendre les pas.
Voyez ce vil mari, sans honte et sans scrupule,
A la dévotion réunir la crapule,
Et, selon la beauté, la fortune ou les rangs,
Prostituer sa femme à des prix différents.
Voyez, autour de lui, ces Phrynés subalternes,
Promener leurs amours au reflet des lanternes,
Et, sous leurs pieds fangeux balayant les chemins,
Provoquer les passants et leur tendre les mains.
Fuyez comme un poison leur perfide tendresse,
Jeunes-gens, évitez le piége qu'on vous dresse !
Ces nymphes, dont le front de grâce est revêtu,
Sont riches en beauté, mais pauvres en vertu.

Voyez cet artisan, le cœur gros de vengeance,
Ronger avec fureur le pain de l'indigence;
Enfermé nuit et jour dans un sombre atelier,
De l'étroite misère il traîne le collier;
Des lâches, insultant à sa pudeur austère,
Osent lui proposer un trafic adultère,
Et, la bourse à la main, marchandant sa moitié,
Au prix de son honneur lui vendraient leur pitié.

Voyez, messieurs, voyez ce crédule jeune-homme;
Dans sa ville natale à bon droit on le nomme
Artiste, philosophe, écrivain de talent;
Mais ce n'est point assez, il veut être opulent.
Le voilà dans Paris, dans ce bruyant dédale
Où l'intrigue se vautre, où règne le scandale;

Il cherche la fortune et la célébrité,
Et meurt dans le besoin et dans l'obscurité.
Il se livre aux transports d'une impuissante rage,
Sans avoir un ami pour lui crier : courage!
Pour soulever sa tête et recueillir ses pleurs,
Pour amollir du moins sa couche de douleurs.
Mais que dis-je ? un ami! c'est un vrai phénomène!
Une variété de notre espèce humaine!
O toi, qui te raidis dans ton dernier linceul,
Dieu te reste du moins, et tu ne meurs pas seul!
Ainsi, littérateurs qu'enflamme le génie,
Travaillez sans relâche, endurez l'insomnie,
Et puis rassurez-vous ; pour asile dernier,
A défaut d'hôpital vous aurez un grenier!

Voyez dans son bureau ce gras folliculaire ;

En riant du public, il gagne son salaire.
Son style rebattu brille comme un clinquant ;
Les niais éblouis le trouvent éloquent.
Voulez-vous une phrase ou flatteuse ou maligne ?
Achetez ! tout se vend à quatre sous la ligne.

Voyez ce polyglotte ! Il prône Jacotot ;
Tantôt dans sa boutique il dégoise, tantôt
Il récite en public d'assommantes harangues ;
Mais lui-même qu'est-il ? un sot en plusieurs langues.

Voyez au clair de lune un chevalier courtois,
Qui, pour mieux voir sa dame, escalade les toits ;

Il traverse une cour, et la porte docile
A ses pas dérobés laisse un chemin facile.
Tout-à-coup, ô revers! un chien, les yeux ardents,
Paraît, dresse l'oreille, et découvre ses dents.
Voyez ces deux rivaux arrêtés face à face;
Que deviendra l'amant? que croyez-vous qu'il fasse?
Qu'armé d'un froid courage ou d'un mépris moqueur,
Sur le cou du Cerbère il pose un pied vainqueur?
Oh! non; devant le chien notre homme, qui grelotte,
Lui laisse dans la gueule un pan de sa culotte;
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Il est heureux encor d'être quitte à ce prix.

Regardez ce grimaud, apprenti géomètre,
Bouffi déclamateur, qui se croit passé maître.

Saurait-il s'élever, dans ses calculs étroits,
Jusqu'aux proportions d'une règle de trois?
Bien plus! Il gesticule, il s'enroue, il s'étrangle
Au sujet d'un sinus, d'une courbe ou d'un angle.
Mais aux poètes-rois du théâtre français
Ce Zoïle hargneux conteste leurs succès.
A l'en croire, « Cinna, Mérope, Iphigénie,
« Manquent souvent d'intrigue et même de génie.
« Delavigne, Ancelot, Soumet, Dumas, Hugo,
« Rentreraient au néant, s'il disait: *quos ego!*
« Beaumarchais, qui du drame ignore le principe,
« Brille d'un vain éclat, qu'un vain souffle dissipe. »
Et toi, grave Ducis, toi, sombre Crébillon,
Un stupide critique, un chiffreur, un brouillon
Vous condamne à ramper sur les bancs d'une école!
Il a d'autres arrêts dressé le protocole:
« Arnault, Chénier, Duval, Andrieux et Picard,
« Enterrés dans l'oubli, pourriront à l'écart.

« D'Harleville est un sot, et sa muse écolière
« Se traîne, en clopinant, sur les pas de Molière.
« Destouches et Régnard, Molière même.....» — Assez
De propos saugrenus, l'un sur l'autre entassés !
De Molière aujourd'hui les œuvres sont proscrites ;
Molière !.... il est encor l'effroi des hypocrites !

Voyez, messieurs, voyez ces Tartufes nouveaux
Devant les spectateurs se grimer en dévots.
On les dit bons chrétiens, mais ils font, quoi qu'on dise,
De leur dévotion métier et marchandise.
Voyez surtout, voyez ce grossier charlatan,
Souple comme un esclave ou fier comme un sultan ;
Pétri de vanité, de ruse et de bassesse,
Qui sans cesse intriguant, et rebuté sans cesse,

Tantôt, la tête nue et le cierge à la main,
Du Christ, en plein soleil, éclaire le chemin;
Tantôt, devant la nef des temples catholiques,
S'asperge d'eau bénite ou baise des reliques.
O vous, qu'il a séduits, crédules citoyens,
Courage! flétrissez de semblables moyens.
Ouvrez les yeux! Celui que vous croyez fidèle,
Celui que vous nommez votre frère modèle,
Le sang de votre sang, la chair de votre chair,
Est un perfide ami qui vous coûtera cher.
Oh! ne vous fiez point à sa pieuse mine;
Dans le Catholicisme *il exploite une mine!*
Et son front rougirait, sous la honte abattu,
Si vous brisiez d'un coup son masque de vertu.
A l'église, il se pose en austère lévite,
Et puis, dans les banquets où le monde l'invite,
Il rime, chante et boit, comme les troubadours,
Ou valse, en déployant sa gentillesse d'ours.

Scène de carnaval! Ignoble comédie!
Farce de baladin, par les sots applaudie!
Elevé, non sans peine, au rang de marguillier,
Monsieur veut être maire, ou du moins conseiller.
Sa folle ambition compte bien des naufrages!
Il persévère; il court mendier des suffrages.
Voit-il un vieux rentier? Il guette le moment
De lui jeter au nez un petit compliment;
Il se fait courtisan du richard imbécile,
Le conduit par le bras jusqu'à son domicile;
Bref, il doit parvenir; car toujours les honneurs
Sont pour les intrigants et pour les flagorneurs.

Voyez ces érudits voués à la routine,
Amuser gravement leur vieillesse enfantine;

Voyez s'attribuer le nom d'historiens
Ces lourds compilateurs, qui ramassent des riens.
Vous riez? croyez-en leur langage candide,
Ils égalent Tacite, ou du moins Thucydide.

Voyez cet Harpagon (*), qui, devant un écu,
Fléchirait les genoux, et s'avoûrait vaincu;
Voyez-le se gorger de honte et de rapines!
Il veille dans la crainte, et dort sur les épines.
Des biens de sa famille indigne possesseur,
Le lâche a ruiné ses neveux et sa sœur.
Il entasse chez lui, comme dans un repaire,
Les fonds et les contrats qu'a dérobés son père;
Ses enfants grimaciers, qu'il nomme ses bijoux,

(*) L'Avare de Molière.

Singes qui feraient peur, même à des sapajoux,
Élevés par lui-même et par sa digne amie,
Comptent l'argent pour tout, et pour rien l'infamie.
Que vous dirai-je encor? Ce Bégears (*) effronté,
De ses sordides mœurs vante l'austérité.
Savez-vous ce que fut et ce qu'est son ménage?
Un bourbier d'adultère et de concubinage.
Pourrais-je prononcer, sans cracher de dégoût,
Son nom?..... il salirait la fange d'un égoût!

Le voilà ce spectacle ou risible ou tragique!
Vous avez vu, messieurs, la lanterne magique;
Assez pour aujourd'hui! Si vous êtes contents,
Nous vous en montrerons bien plus!.. en d'autres tems.

(*) Le nouveau TARTUFE de Beaumarchais.

Poésies.

Ouvrages de L.-T. Semet :

Jeanne d'Arc, poème en 10 chants (2.e édit.).
Guillaume de Nassau, idem (1.re édit.).
Souvenirs poétiques.
Mélanges littéraires.

Ouvrages de L.-T. Semet et J. Barrois.

Poésies (1.er recueil, sans noms d'auteurs).
Poésies (2.e recueil, avec les noms des auteurs).

POÉSIES

3. recueil

PAR

J. BARROIS ET L.-T. SEMET.

LILLE,
Émile DURIEUX,
Libraire-Éditeur.
1846.

387270
'29

Adieux à la Satire.

Adieux à la Satire.

Un journal me l'a dit : « Prenez-garde, jeune-homme ;
» De satiriques vers soyez plus économe !
» Rien n'est si dangereux qu'un Tartufe irrité !
» Le tigre dans sa rage a plus d'humanité. »

Il a dit vrai ; j'ai vu, contre ma poésie
Les cagots déchaîner leur sainte frénésie;
Et, comme je bravais de stupides clameurs,
Ils ont, sur mes écrits et sur mes chastes mœurs,
Distillé les poisons d'une haine mortelle.
On me criait partout : « c'est moi, c'est lui, c'est elle
Que tu désignes, traître ! » On aurait volontiers
Mis les vers en lambeaux, et l'auteur en quartiers.
Et moi, je leur disais : « Pourquoi prendre la mouche ?
» Vous ai-je cités ? Non. Que tout morveux se mouche !
» Messieurs, vous trahissez votre secret penchant.
» Et quoi ! Dans le portrait d'un sot ou d'un méchant,
» Quelqu'un de vous, messieurs, se reconnaît? Oh! diable!
» Tant pis ! Consolez-vous ; c'est irremédiable.
» Je puis tout avouer sans rougir ; et d'ailleurs
» Je n'ai fait que répondre à de mauvais railleurs.
» Comme sur un plastron, chacun sur moi s'escrime ;
» Je saisis mon fleuret et je frappe; est-ce un crime ?

» Je ne serai jamais le premier agresseur ;
» Mais si vous aiguisez, en feignant la douceur,
» L'arme du ridicule ou de la calomnie,
» Je ne laisserai point votre audace impunie.
» Vos projets rancuniers seront bientôt déçus ;
» J'en ai fait le serment ; réglez-vous là-dessus. »

C'est assez ; abjurons de ridicules haines,
Et flattons nos regards d'images plus sereines.
Chantons ce beau pays, où je vécus un mois, (1)
Où l'abrupte glacier se dresse, où le chamois
Sur les vieux monts blanchis qu'un vert gazon tapisse,
Bondit en se jouant au bord du précipice.

(1) La Suisse.

« Oh ! la nature ici proclame son auteur ! »
Disais-je, et de ces rocs la sublime hauteur,
Leurs vastes flancs neigeux, leur sourcilleuse crète
Mêlaient à mes transports une terreur secrète.
Oh ! devant ces tableaux si grands et si divers,
Où les arbres en fleurs, défiant les hivers,
Opposent aux frimas leur beauté printanière,
Pourrais-je secouer ma cinglante lanière ?
Non ! Adieu la Satire où souvent je me plus ;
Je promets, *cette fois*, qu'on ne m'y prendra plus.

B.

SOUVENIR DE LA PATRIE.

SOUVENIR DE LA PATRIE.

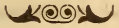
Suisse, 1845.

Les nuages glissaient sous un ciel calme et pur,
Comme de blancs flocons sur une mer d'azur;
Le torrent, d'où s'exhale une épaisse fumée,

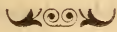
Tombait et retombait par bonds impétueux.
A ce fracas sombre et majestueux
Je prêtais, en rêvant, une oreille charmée.
Le voile de la nuit, déroulé lentement,
Couvrait une moitié du vaste firmament.
Le soleil descendait, mais sur ce beau théâtre
Il épanchait encore un jour pâle et bleuâtre,
Comme un fidèle ami, qui, près de nous quitter,
Par un brusque départ craint de nous attrister.

Pour contempler d'en haut tous ces riches domaines,
Je gravissais les bords d'un gouffre menaçant.
(Le sentier des grandeurs humaines
Sous les pieds de l'Intrigue est encor plus glissant!)
La lune se découvre, et sa blanche lumière,
Des monts aériens jusqu'à l'humble chaumière,

Descend, tombe, se brise et jaillit comme un trait ;
Et la Nature se montrait
Dans toute sa vigueur et sa beauté première.



Oh ! salut mille fois, salut, paisibles monts !
Arbustes verdoyants, neiges étincelantes !
Salut ! J'ai fui pour vous les cités turbulentes,
Ces populeux cachots, où nous nous enfermons,
Qu'habitent les ennuis et que la Mort décime ;
Oh ! salut mille fois, salut, paisibles monts !
Oh ! laissez-moi fouler votre orgueilleuse cime,
Et d'un air frais et libre enivrer mes poumons !
Je voudrais vivre ici ! Tranquille et solitaire
Je suis si près des cieux, même en touchant la terre !



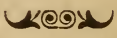
N'est-ce pas une erreur ? Non, non, j'entends, je vois
Des spectres belliqueux ; de leur gothique armure
Le magique et bruyant murmure
S'unit, comme un accord, à leur puissante voix.
Transfuges du cercueil, magnanimes fantômes,
Dans les airs parsemés de lumineux atômes,
Sur ces lieux autrefois par l'Autriche envahis,
Planez en agitant vos palmes séculaires ;
Comme des anges tutélaires
Veillez sur votre beau pays !
Oui, je vous reconnais, et mon doigt vous dénombre.
Votre gloire du moins n'est pas une vaine ombre ;
Elle éclate et reluit comme un astre immortel.
Furst, Melchtal, Stauffacher, et toi Guillaume Tel,
De vos noms rocailleux la sauvage harmonie
Ne saurait d'un poète effrayer le génie.
Que dis-je ? Ils ont charmé la Suisse et l'univers ;
Puissent-ils conserver leur charme dans mes vers !

Vous aussi vous m'êtes connues,
Ombres de ces héros dignes des temps anciens,
Morts pour sauver du joug les fronts helvétiens ;
Dans mes bras fraternels soyez les bienvenues !
Malheur au Bourguignon, dont la témérité
Attaque votre fière et noble pauvreté !
Il vient, succombe et fuit ! —Vos mains sont encor pleines
De lauriers, sanglante moisson
Eclose pour vous dans les plaines
Et de Morat et de Granson.

Mais quel doux souvenir de ma ville natale
Tout-à-coup se réveille, et fait vibrer mon cœur ?
Lille, ton peuple aussi, ton peuple fut vainqueur ! (1)

(1) Allusion au bombardement de Lille, en 1792.

Sous tes murs, qu'il menace, un conquérant s'installe ;
Sur la France envahie et sur sa capitale
Il croit régner en maître, et, prêt à les saisir,
Comme un tigre vorace, il rugit de plaisir.
Que faites-vous, Lillois, à cette heure fatale?
Ou l'opprobre ou la mort! vous avez à choisir ;
Le choix n'est pas douteux. — La foudroyante bombe
Part, monte, comme une trombe,
Rase le ciel en sifflant ;
Puis sur la ville retombe,
Et lance, en creusant sa tombe,
Ses débris et la mort qu'emprisonnaient ses flancs.



Dix fois le jour renaît ; à ces images sombres
La sombre nuit dix fois vient ajouter ses ombres ;

Et le camp ennemi, comme un gouffre d'enfer,
Fait pleuvoir sans relâche une grêle de fer;
Mais de nos artilleurs la manœuvre savante
Renvoie aux étrangers la mort et l'épouvante.

L'obus frappe et jaillit par bonds irréguliers;
Il court de toits en toits, promenant l'incendie
Qui monte, et bat les airs de son aile agrandie.
Temples majestueux, modestes ateliers,
Sous les globes rougis qui tombent par milliers,
Sous les vagues de feu qui mugissent et roulent,
Avec un long fracas se brisent et s'écroulent.
Voyez dans ses remparts, de l'un à l'autre bout
La ville s'agiter, comme une mer qui bout!
Le vent d'automne gronde; il s'unit à la flamme;
Semble la féconder et lui prêter une âme;

L'un par l'autre excités, ces fougueux éléments
Exhalent leur courroux en longs mugissements.

Tout-à-coup, du milieu de ces sanglants désastres,
Part un chant triomphal, qui monte vers les astres.
Sur les remparts de la cité,
Que couronne une foule immense,
La Victoire descend, et le jour, qui commence,
Des plaines d'alentour montre la nudité.
Les fiers Autrichiens, dont l'attente est déçue,
Hâtent, en frémissant, leur fuite inaperçue.
Honneur à vous, Lillois, magnanimes soldats!
Eprouvés par dix jours de sanglante souffrance,
Des Thermopyles de la France
Vous fûtes les Léonidas.

Mais pourquoi ces tableaux de mort et de ravages,
Quand, sous le firmement semé d'étoiles d'or,
La Nature, comme un trésor,
Etale ses charmes sauvages;
Quand la Nuit, sous son aile, assoupit l'Univers;
Quand des célestes corps l'éternelle harmonie,
Ce lac tranquille et bleu, ces prés encore verts,
Ces gigantesques monts et leurs sites divers,
Et du fleuve lointain la surface aplanie,
Tout révèle d'un Dieu le bienfaisant génie.
Peuples, embrassez-vous et donnez-vous la main!
Abjurez toute haine! ah! trop de sang humain
Dans vos champs dévastés ruisselle!
Affermissez des lois l'équitable pouvoir!
Plus de combats! puissions-nous voir
Sur un large pivot, qui jamais ne chancelle,
S'asseoir et s'établir la paix universelle.
Affranchis de tyrans, forts de votre unité,

Plus grands que les héros de Rome et de la Grèce,
Vous bénirez alors dans vos chants d'allégresse
Dieu, la France et la Liberté.

B.

L'AIGLE DES ALPES.

L'Aigle des Alpes.

Combien j'aime à te voir, Aigle d'heureux augure,
De tes ailes de feu déployer l'envergure !
Tu sembles dédaigner notre globe ; tes jeux

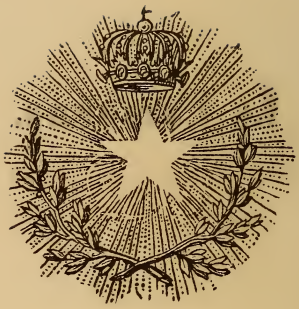
Sont de bercer ton vol dans un ciel orageux,
Ou, par un beau soleil, sous la voûte azurée,
De planer triomphant et roi de l'empyrée.
Ton essor est sublime et n'est point limité ;
De la terre et des cieux à toi l'immensité !
La foudre gronde en vain ; tu la braves, tu mêles
L'éclair de ton regard aux célestes éclairs ;
Puis sur ce mont altier, dont les cîmes jumelles
Découpent l'horizon et partagent les airs,
Sur ces blocs revêtus de leur neige d'albâtre,
Tu reviens, en jouant, tournoyer et t'abattre.

Ainsi, quand le poète, en son vol spacieux
S'élève, et contemple des cieux
L'éclat éblouissant, la grandeur infinie ;

La terre, qui lui semble une froide prison,
S'efface; il monte, il voit s'agrandir l'horizon
Et le cercle brûlant de son propre génie.
Il s'ouvre avec effort de glorieux chemins;
Il monte, il monte; on dirait que son aile
Heurte les profondeurs de la voûte éternelle.
Puis il retombe au milieu des humains.

B.

Le Camoëns.



Le Camoëns. (1)

(Fragment.)

—

Le jour paraît ; les flots éclatants de blancheur
Balancent mollement la barque du pêcheur.

(1) Cette pièce et la suivante ont paru dans la Revue du Nord en 1833.

Sur le sable doré, dont la plage est couverte,
La mer jette en passant ses débris d'algue verte.
Messagers du matin, les folâtres oiseaux
Rasent, dans leurs ébats, la surface des eaux.
A l'aspect de ce ciel, qui s'empourpre et se dore,
Le marin devant Dieu se prosterne et l'adore.

Camoëns est parti; son vaisseau voyageur
De l'abîme profond sillonne la largeur;
Il s'éloigne, et des monts le vaste amphithéâtre
S'efface, et disparaît à l'horizon bleuâtre;
L'azur des mers se fond avec l'azur des cieux.
Que les jours se traînaient longs et silencieux
Pour tous ces passagers, qui, voguant sur les ondes,
Ne savaient les peupler d'illusions fécondes!

Mais Camoëns ! à l'heure où commence le soir,
Sur le tillac désert il aimait à s'asseoir ;
La fraîcheur tempérait sa brûlante insomnie ;
Il planait triomphant sur l'aile du génie,
Et le ciel, dans ce cœur trop longtemps agité,
Semblait verser le calme et la sérénité.
Le vaisseau poursuivait sa marche triomphale.
Une nuit, Camoëns veillait, et la rafale
Passait, en mugissant ; quand un rayon ami
Descendait sur les flots éclairés à demi,
Le poète voyait, comme des spectres sombres,
Tous les mâts projeter leurs gigantesques ombres.
Oublieux du péril, sur ces gouffres mouvants,
Les matelots bercés dorment au bruit des vents ;
Ils dorment, et le ciel déjà gros de tempêtes
Semble un autre Océan suspendu sur leurs têtes.
La foudre roule et gronde ; une horrible clarté
Jaillit, et comme un trait perce l'immensité.

On s'éveille, on accourt ; mais le danger augmente ;
Tous les flots, couronnés d'une crête écumante,
Surgissent à la fois, et viennent retentir
A l'entour du vaisseau, qu'ils voudraient engloutir.
Le vent tumultueux se déchaîne avec rage,
Siffle, et sur tous les points accumule l'orage ;
L'Océan tout entier semble envahir les airs
Et bondir contre un ciel éblouissant d'éclairs.
Les cordages rompus, les débris de voîlure
Pendent le long des mâts, comme une chevelure.
Le tonnerre mugit, tombe, grince, s'éteint ;
Mais du trait enflammé le navire est atteint.
C'est un bûcher flottant. Quelle horrible harmonie
De plaintes, de sanglots et de cris d'agonie !
Camoëns plus hardi s'élance, et d'une main
Se frayant à la nage un périlleux chemin,
De l'autre, il disputait aux vagues mutinées
Le fruit de ses travaux mûri par les années,

Son poème !... Il triomphe, et ses doigts convulsifs
Du rivage prochain étreignent les rescifs.
A la lueur des feux, qui roulent sur sa tête,
Il revoit son vaisseau battu par la tempête;
Tout-à-coup il entend un cri de matelots.....
Puis il n'entendit plus que les vents et les flots.

S.

LA

MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.

LA

MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.

(1794)

La France gémissait, en butte à la fureur
D'un fantôme incarné qu'on nomme *La Terreur;*

Prodige monstrueux de crime et d'énergie,
Dont la main colossale est de meurtre rougie,
Qui va heurtant les cieux de son front menaçant,
Et laboure à deux pieds une mare de sang.
Le bourreau promenait le char des funérailles;
Chaque cité voyait, au sein de ses murailles,
S'élever, à la voix du peuple-justicier,
Cette potence..... où brille un triangle d'acier.
Mirabeau n'était plus, ce volcan oratoire
Dont les mugissements ébranlaient l'auditoire!
De son brûlant courroux les flots étaient taris;
Mais un autre volcan mugissait dans Paris:
Jusqu'aux murs de Strasbourg, jusqu'aux plaines d'Hyère,
La Montagne lançait sa lave incendiaire;
Des Cromwels en haillons et des Tarquins-Brutus
Sur les autels du crime égorgeaient les vertus;
Les graves Girondins, modernes Épictètes,
Sous la mort, en riant, avaient courbé leurs têtes;

Rois, au peuple français rejetez vos défis ;
La Révolution a dévoré ses fils !

Alors, par un destin atrocement bizarre,
Un jeune ami des lois, captif à Saint-Lazare,
Par de vils oppresseurs se vit persécuté
Au nom de la patrie et de la liberté.
Ce poète inspiré, ce citoyen sans tache,
Gardé sous les verroux en attendant la hache,
Ce sublime mortel, qu'osa calomnier
L'Égoïsme au cœur froid, c'était André Chénier.
Il demandait encore à sa muse proscrite
Des chants, qu'eût enviés Virgile ou Théocrite ;
A ses amis plongés dans l'obscure prison,
Il peignait le soleil brillant sur le gazon,
Ou le ruisseau qui roule en nappes transparentes.

Un souris renaissait sur ses lèvres mourantes ;
Mais dès que le poëte avait quitté son luth,
Comme un dernier rayon, tout espoir de salut
Disparaissait ; adieu, vallons, brises légères,
Bêlements des agneaux, douces voix des bergères,
Herbe tendre, pareille aux tapis de velours !
Leurs fers, qu'ils oubliaient, semblaient encor plus lourds.

Cependant, les suppôts d'un pouvoir tyrannique
Dressent de Guillotin la rouge mécanique ;
Sur le forum s'apprête un spectacle gratis.
Voyez-vous ce ramas de Français abrutis,
Aveugle en son amour, hideux en sa colère,
Qui n'est que populace, et se croit populaire ;
Autour de l'échafaud il bouillonne et rugit.
Comme un cercle vivant la foule s'élargit.

Avec ses mille bras, avec ses cris d'hyène,
Que veut-elle? Assouvir sa faim quotidienne.
Le glas de la mort sonne; un grossier tombereau
Traîne les condamnés, que guide le bourreau.
Assis au premier rang, quels sont ces deux poètes
Dont la voix résonnait même au sein des tempêtes?
C'est le jeune Chénier; c'est Roucher, son ami;
Tous les cœurs généreux en secret ont frémi,
Mais la grande cité, d'épouvante saisie,
Pleure..... et vous abandonne, anges de poésie!
Et Chénier répétait, sur le fatal chemin:
» Cependant j'avais là quelque chose .. (1) » et sa main
Se posait sur son front. Un seul instant lui reste;
La mort va t'arracher des bras de ton Oreste,
O Pilade! arme-toi de courage! il le faut!
Descends du char funèbre, et monte à l'échafaud!

(1) Paroles de Chénier.

Allez, martyrs ; c'est là, sur cette place ronde,
Que tombaient les *vingt-un*, martyrs de la Gironde.
Enviez un trépas qui les rendit fameux ;
Ils pensaient comme vous, sachez mourir comme eux !
Un sinistre murmure autour de vous circule ;
Déjà la guillotine a levé sa bascule,
Et sous le fer, tout prêt à redoubler ses coups,
Les deux croissants de bois n'attendent que vos cous....
Chénier paraît d'abord ; ô peuple ! quelle joie !
Quel triomphe ! un bourreau va te jeter ta proie !
Son doigt touche un ressort ; le coutelas plombé
Glisse dans la rainure et siffle..... il est tombé !.....
A la foule, qui hurle autour de lui groupée,
L'exécuteur présente une tête coupée,
Et ce pâle débris, qui distille le sang,
Aux yeux des spectateurs s'agite en grimaçant.....
Horreur !..... Mais de plaisir, le peuple sanguinaire
De ses poumons d'airain fait gronder le tonnerre.

Le couperet poursuit sa hideuse moisson ;
Il remonte, il retombe avec un rauque son.
Un corps a disparu sous le grand socle vide
Qui soutient, comme un bloc, la machine livide ;
Dites ? quels jours la faux vient-elle de trancher ?
Peuple, vois cette tête, et reconnais Roucher !

Oh ! malheur à ces nains, hissés au rang suprême,
Qui décimaient le peuple au nom du peuple même ;
Pour les remplir encore, ils vidaient les cachots,
Et siégeaient triomphants sur des cadavres chauds.
Mais leur jour est venu ; demain le fer oblique
Tombe sur les tyrans, fils de la République ;
C'est demain que, tendant la gorge au coup mortel,
Les sacrificateurs montent sur leur autel.
Captifs, à ce grand jour ouvrez votre paupière !
C'est le neuf thermidor ! malheur à Robespierre !

S.

LE

BOMBARDEMENT DE LILLE.

LE

BOMBARDEMENT DE LILLE.(1)

(1792.)

I.

« Quel est donc ce Germain, qui, du seuil de sa tente,
» Ose, sur le peuple lillois,

(1) On trouve dans les SOUVENIRS POÉTIQUES publiés par L.-T. Semet, en 1833, une ode sur le BOMBARDEMENT DE LILLE.

» Secouer fièrement sa baguette insultante ?
» Quel despote vassal vient nous dicter des lois ?
» Il a dit : « Courbez-vous ! » Tes mains sont-elles prêtes,
» Bourreau ? S'il faut choisir la honte ou le trépas,
» Fils de la Liberté, nous périrons ; nos têtes
» Tombent, mais ne se courbent pas.
» Crois-tu que, redoutant les boulets et les balles,
» Notre lâche cité, moderne Sybaris,
» Ouvre à tes hordes cannibales
» Un large chemin vers Paris ?
» Vain espoir ! que sur nous ta foudre éclate et tombe !
» Engloutis, consumés par les feux dévorants,
» Nous serons fiers encor d'échapper aux tyrans.
» Ah ! que ces murs soient notre tombe,
» Mais non le boulevard d'ignobles conquérants »

II.

Des mortiers belliqueux soudain la voix connue

Eclate ; ainsi parfois des bruits sourds et fréquents
Annoncent que la terre enfante des volcans.
Les rapides obus ont glissé sous la nue ;
Astres de mort, dans les cieux assombris
Ils croisent, en sifflant, mille courbes de flamme ;
Tout se brise et s'abat, tout..... hormis la grande âme
De nos concitoyens debout sur les débris !
Mêlant à ces horreurs sa lugubre harmonie,
La cloche du tocsin, organe de l'enfer,
Gueule de bronze, où vibre une langue de fer,
Prolonge nuit et jour, avec monotonie,
Son tintement qui semble un râle d'agonie.
Les soldats ennemis, comme de noirs démons,
Dansent à la lueur du rougeâtre incendie ;
Un frénétique chant jaillit de leurs poumons.
D'un nocturne sabbat cruelle parodie !
Courage ! sur nos toits videz vos arsenaux,
Barbares, qui croyez notre honte prochaine ;

Courage ! forgez notre chaîne !
Nous en briserons les anneaux.
Couronnez-vous de fleurs, de laurier et de chêne !.....
Mais, quoi ! de vos cités reprenant les chemins,
Vous laissez votre sang croupir dans nos rigoles ;
Et Lille, qu'écrasaient vos efforts inhumains,
De toute sa hauteur se dresse, et bat des mains ;
Pareille à Velléda (1), prophétesse des Gaules,
Quand elle chassait les Romains.

III.

Mais où sont les héros de cette noble histoire ?
Ils dorment aujourd'hui sous le plomb du cercueil,
Ces hommes, que la France aimait avec orgueil,
Ces braves citoyens sacrés par la Victoire,

(1) Tacite, HISTOIRE ; Châteaubriand, LES MARTYRS.

Qui disputaient aux rois notre beau territoire,
Quand de la République on proclamait le nom ;
Ces vengeurs qui marchaient au rappel du canon !
Mais la France au tombeau ne doit jamais descendre
Toujours ses défenseurs renaissent de leur cendre.
Si, préludant à de sanglants tournois,
L'Europe nous jetait des menaces soudaines,
Des Alpes jusqu'au Rhin, du Var jusqu'aux Ardennes,
Les Duguesclins nouveaux et les nouveaux Dunois,
Exaltés de courroux, brûlants d'idolâtrie,
Surgiraient aussitôt pour sauver la patrie.
Ceux-là sauraient punir d'injurieux défis ;
Puis au temple des Lois ils suspendraient leurs armes,
Et la France, les yeux en larmes,
Dirait avec orgueil : « Voilà mes dignes fils ! »

IV.

De nos vieux monuments considérez le faîte,

Esclaves étrangers, courbés sous vos douleurs !
L'étendard aux triples couleurs
S'arrondit sur leurs fronts en couronne de fête.
Oh ! regardez-le bien, et vos cœurs soucieux
D'un meilleur avenir concevront l'assurance.
Fléchissez les genoux, et qu'il soit à vos yeux
L'astre consolateur allumé dans les cieux,
L'auréole de l'espérance !
Et vous, monarques absolus,
De nos murs contemplez l'enceinte ;
Contemplez la Liberté sainte
Au banquet de la gloire invitant ses élus !
Oui, le peuple français fonde sa nouvelle ère ;
Il impose une digue aux flots de sa colère ;
Le sang ne rougit plus son bras ni ses drapeaux.
Des révolutions comprimant la fournaise,
Comme l'Hercule de Farnèse,
Sûr de lui-même, il garde un sublime repos.

Il veut que dans l'Europe, où la haine fourmille,
Allemands, Espagnols, Anglais, Italiens,
De la fraternité resserrant les liens,
Ne fassent désormais qu'une grande famille.
Mais ne le bravez point !!!.... car son bras colossal
Déchaînerait sur vous de terribles tempêtes ;
Vos couronnes bientôt trembleraient sur vos têtes.
Songez, songez que tout vassal,
Qui de la *Marseillaise* entend vibrer les notes,
Se réveille d'un bond et brise ses menottes.

S.

La Chûte du Rhin.

LA CHUTE DU RHIN.

Suisse, 1845.

Quel bruit majestueux l'écho lointain répète!
N'entends-je pas rouler le char de la tempête?

Non, c'est la grande voix du torrent furibond;
C'est le Rhin; dans son cours il imite l'orage;
Des hauteurs de Schaffouse il s'élance d'un bond;
Il rugit, il bouillonne, il écume de rage.
C'est un fleuve qui tombe et rejaillit; le Rhin
Décharge et fait rouler la masse de ses ondes;
Il se brise, il s'engouffre, et comble du terrain
Les cavités sonores et profondes.
J'ai vu ce cataclisme, où toujours se mêlait
Au vert foncé des flots une blancheur de lait;
Fracas prodigieux! formidable tourmente
De vagues, de brouillard et de neige écumante!
J'ai vu dans ce chaos des arbustes verdir.
O spectacle terrible et pourtant admirable!
Sur des blocs de rocher j'ai vu le Rhin bondir,
Ou plutôt j'ai cru voir descendre et s'arrondir
D'un gigantesque pont l'arche incommensurable.

Comme un triomphateur, va, cours, fleuve géant;
Vomis en tourbillon ton humide poussière;
Va, cours avec orgueil t'abîmer au néant!
Sur ton lit obstrué d'une fange grossière
Bientôt tu languiras; enfin sous un marais,
Misérable ruisseau, tu fuis et disparais.
Ainsi sur la terre ébranlée
Passaient des conquérants fameux;
Ces colosses d'airain sont brisés, et, comme eux,
A disparu leur mausolée!

B.

Voici l'Hiver!

Voici l'Hiver!

Voici l'hiver! adieu, riant asile,
Maison des champs, bosquet où je me plus;

Voici l'hiver ! loin de vous je m'exile ;
Durant six mois, je ne vous verrai plus !

Quand sur mon front vous incliniez vos branches,
Jeunes tilleuls unis aux frais jasmins,
Sous votre dôme étoilé de fleurs blanches,
Je parcourais de sablonneux chemins.
Le rossignol chantait dans la feuillée,
Et ranimait les échos assoupis ;
Et sur la plaine aujourd'hui dépouillée,
Le beau printemps déroulait ses tapis.

Tout dépérit ! la rose s'est fanée,
Et les ruisseaux vont suspendre leur cours ;

Tout dépérit ! c'est le soir de l'année ;
Longs jours d'été, vous m'avez semblé courts !
Quand reverrai-je, au gré de mon envie,
Naître la rose aux brillantes couleurs,
Et les ruisseaux, emblêmes de ma vie,
Joyeux et purs, se glisser sous les fleurs !

Puisqu'il le faut, je retourne à la ville,
Qui n'est pour moi qu'une large prison ;
Là, tout impose une gêne servile ;
Oh ! j'ai besoin d'un plus vaste horizon !
J'aime des arts l'éblouissant domaine,
Mais la nature a bien d'autres beautés !
Toujours près d'elle un instinct nous ramène ;
Dieu fit les champs ! . . . l'homme fit les cités.

Voici l'hiver ! adieu, riant asile,
Maison des champs, bosquet où je me plus !
Voici l'hiver ! loin de vous je m'exile ;
Durant six mois je ne vous verrai plus !

S.

LA NUIT.

LA NUIT.

Suisse, 1845.

La clarté du soleil par degrés s'est éteinte;
Des bergers montagnards la clochette qui tinte

Guide vers le bercail les dociles troupeaux ;
Et le torrent, qui gronde au sein de la vallée,
Interrompt par moments, de la nuit étoilée
Le mélancolique repos.
Je crois entendre au loin de saintes harmonies,
Les chants mystérieux d'invisibles génies.
Gardiens de ce pays, les monts avec fierté
Dressent leur immobile et froide majesté.
Sous un léger brouillard, à mes yeux se révèle
L'éblouissant éclat de leur neige nouvelle,
Tandis qu'un sentier noir, tortueux et rampant,
Sur quelques blancs rochers monte, comme un serpent.
Dans le creux des vallons, sonore et large tombe,
L'avalanche par bonds tombe, roule et retombe;
On croit de mille chars entendre les essieux.
La chute d'un vieux roc ou d'un pin centenaire
Mêle encore un bruit sourd à ce bruit de tonnerre,
Et l'écho se rendort calme et silencieux.

Oh ! sublimes horreurs, pour moi pleines de charmes !
Oh ! quels poétiques accens
Peindraient ce que je vois, diraient ce que je sens ?
J'admire, je me tais et je verse des larmes !
Puis les étroits bosquets et le vaste horizon,
Et la blanche cascade et les vertes prairies,
Les insectes de feu, vivantes pierreries,
Qui scintillent sur le gazon,
Se disputent mes rêveries ;
Et sur vous tour à tour j'ai promené les yeux,
Fleurs, étoiles des champs ; étoiles, fleurs des cieux ! (1)

B.

(1) Des plaines sur la terre ! des plaines dans les cieux ! des astres semés comme des fleurs ! ici-bas, des roses ! là-haut, les couleurs de l'iris ! (JEAN CHRYSOSTOME.)

L'HOSPITALITÉ

L'HOSPITALITÉ.

Il est minuit ; entendez-vous l'orage
Gronder au loin sur la cîme des monts ?

Le vent du nord ressemble aux cris de rage
Qu'en leur sabbat poussent les noirs démons.
D'un ciel en feu la sinistre lumière
En longs éclats perce l'obscurité.
Quel voyageur au seuil d'une chaumière
Implore l'hospitalité?

« Ouvrez, dit-il, aux coups de la tempête
» Dérobez-moi; je suis anéanti!
» Ouvrez! » Ce mot que deux fois il répète
Dans la chaumière a deux fois retenti.
La voix des chiens se fait entendre; on ouvre.
Un bon vieillard, de sa meute escorté,
Au voyageur qui tremble et se découvre
Accorde l'hospitalité.

Un grand foyer s'allume ; la nuit passe ;
Mais tout-à-coup le tonnerre endormi
Éclate, tombe, en sillonnant l'espace,
Sur l'humble toît, et le brûle à demi.
Le voyageur dit alors à son hôte :
« Raidissez-vous contre l'adversité!
» Dieu vous rendra bien plus qu'il ne vous ôte.
» Merci de l'hospitalité! »

Il dit, s'éloigne, et le soir un beau page,
Sur le lieu même où l'orage est tombé,
Accourt ; s'arrête en brillant équipage ;
Voit un vieillard qui sanglotte courbé.
« Vieillard, dit-il, c'est mon seigneur et maître
» Que cette nuit vous avez abrité.

» Riche et puissant, il daigne vous remettre
» Ce prix de l'hospitalité.

» Prenez tout l'or dont cette bourse est pleine ;
» Achetez-en chaumière, arbres, troupeaux.
» Que vos brebis couvrent au loin la plaine !
» Vivez heureux et mourez en repos.
» Prenez ; voilà ce qu'un bienfait rapporte ;
» Et si jamais de sa route écarté
» Un voyageur revient à votre porte,
» Donnez-lui l'hospitalité. »

S.

L'ENFANT DU CHALET.

L'Enfant du Châlet.

Suisse, 1845

Noble enfant du châlet, tu sais des avalanges
Braver l'impétueux fracas;
Dans ton berceau de joncs, drapé de quelques langes,
Ta mère endurcissait tes membres délicats;

Ton œil limpide est bleu comme celui des anges.
Sur ta robe de lin et sur ton cou nerveux
En gracieux anneaux roulent tes blonds cheveux.
Le lys, qui vient d'éclore au sein de la prairie,
Ne saurait de tes bras atteindre la blancheur ;
Ni la rose nouvelle égaler en fraîcheur
L'incarnat velouté de ta bouche fleurie.
Fuis des grandes cités l'air pestilentiel ;
Fuis les salons, séjour de luxe et d'imposture.
Toi, que le ciel réclame, ange exilé du ciel,
Reste seul avec Dieu, ton cœur et la nature.
Redoute l'abord des méchants!
Libre d'ambition, de haines et d'envie,
Ah! qu'irais-tu chercher ailleurs, quand sur tes champs
Débordent à longs flots les sources de la vie ;
Quand tout, dans ce pays fier de sa liberté,
Rayonne de bonheur et de sérénité.

De tes pauvres aïeux cultive l'héritage !
Toi, content de pain noir, de fruits et de laitage,
De jours laborieux et de tranquilles nuits,
Veux-tu, toi, qui jamais n'as connu les ennuis,
Des riches et des grands envier le partage ?
Non, non ! Et si jamais d'ineptes citadins
Promènent devant toi leur faste et leurs dédains ;
Si quelques hauts barons, ou marquis ou duchesses,
Vantent, pour t'éblouir, leurs titres, leurs richesses ;
Regardent en pitié ton sort, trop beau pour eux ;
Laissent tomber sur toi quelque vile épithète.....
Réponds-leur, en dressant la tête :
« Je n'ai point de trésors, non ! mais je suis heureux. »

B.

L'AURORE.

L'Aurore.

Suisse, 1845.

Des premiers feux du jour les lueurs sont écloses ;
Les étoiles ont fui vers l'horizon lointain,

Et l'aurore, chassant la brume du matin,
Sur la neige des monts laisse tomber ses roses.
Le soleil vient jaunir, de ses reflets tremblants,
Un amas colossal d'énormes glaçons blancs,
Orgueilleuse Babel, dont la cîme hardie
Plonge dans le brasier du céleste incendie.
Soyez bénis, frais et riants climats,
Où des milliers de fleurs, entr'ouvrant leurs calices,
Exhalent au sein des frimas
Ces parfums que Dieu même aspire avec délices!
Sur ces bois, ces grands lacs, ces fleuves, ces jardins
Dominent les côteaux étagés en gradins.

O vous, Byron, Hugo, Lamartine, que n'ai-je
Et vos couleurs et vos pinceaux?
Quel mont géant, et roi d'autres monts, ses vassaux,

Pour trône a des rochers ; pour casque, des monceaux
De frimas, de glace et de neige?
Sur ses flancs sillonnés se croisent des ruisseaux.
Les brouillards, arrivant des régions du pôle,
Comme un large manteau, recouvrent son épaule ;
Et l'iris, aux brillants arceaux,
S'arrondit sur sa tête en immense coupole.

Mais de sa royauté l'emblême décevant
Se brise, et disparaît au premier coup de vent !

B.

PAYSAGE.

PAYSAGE.

Suisse, 1845.

L'habitant fortuné des plus lointains rivages,
Désertant sa famille et son pays natal,

Vient contempler tes monts, ton luxe végétal,
O Suisse, et tes attraits mâles, fiers et sauvages;
Les flottantes moissons de ton riche terroir,
Et tes arbustes, dont le faîte
Sans cesse reverdit en couronne de fête,
Ou de tes lacs d'azur l'immobile miroir;
Tes bosquets verdoyants d'herbe fraîche et de lierre,
Où le pin, le genêt, le chêne, le bouleau,
Se dressant vers le ciel ou s'inclinant sur l'eau,
Confondent à plaisir leur ombre hospitalière. (1)

Ici le rocher même a sa fécondité;
Et de ses flancs, percés de béantes crevasses,
Jaillissent des sarments ou des plantes vivaces.

(1) Umbram hospitalem consociare amant. (Horace.)

Sur ces monts, sous ces bois j'ai souvent médité,
Et je vous quitte, hélas! belle et vierge nature,
Que célébra Gesner, que Saussure admirait;
Et vous, riants côteaux, qu'une épaisse forêt
Enlace mollement d'une vaste ceinture!
Et vous, chemins couverts de vieux saules et d'ifs,
Où tranquille et rêveur j'errais à pas tardifs,
Les yeux mouillés des pleurs de la mélancolie,
Quand la fille des champs, si bonne et si jolie,
La jeune Helvétienne, aux regards ingénus,
En rapportant de la prairie
Ou son vase de lait ou sa gerbe fleurie,
Foulait un vert gazon sous ses pieds blancs et nus..

De la haute montagne à l'obscure vallée
Quand la nuit a jeté son voile transparent,
Je vois les astres d'or, en poussière étoilée,

Briller au fond du lac, du fleuve ou du torrent.
La lune pâle et solitaire
S'élève sur l'horizon bleu;
Elle embrase les monts, qui bornent cette terre;
Ils semblent des volcaans; elle, un globe de feu
Qu'ils vomissent de leur cratère.
Et moi, dans les transports d'un saint ravissement,
L'œil et les bras tendus vers le beau firmament,
Je chante : « C'est ici qu'étalant sa puissance
« Dieu se revêt de gloire et de magnificence;
« C'est ici, c'est ici que Dieu fait, aux humains,
« Admirer et bénir l'ouvrage de ses mains! » (1)

(1) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. (Psalmus XVIII.)

ADIEUX A LA SUISSE.

ADIEUX A LA SUISSE.

Suisse, 1843.

La France me rappelle ; adieu, riche Helvétie !
Dans les flots ondoyants de ta brume épaissie

J'ai vu tes monts plonger avec orgueil.
Majestueux tableaux ! illusion charmante !
Leur faîte semblait un écueil
Tout baigné des flocons d'une mer écumante.
J'ai vu tes saules verts pencher, comme un rideau,
Sur tes vallons remplis d'herbes, de fleurs et d'eau ;
Les contours sinueux de tes blanches collines
Courir à l'horizon, en vagues cristallines ;
Tes prismes de glaçons refléter des éclairs,
Alors que, saluant le jour qui recommence,
L'aigle, grand monarque des airs,
Dans les plaines du ciel poursuit son vol immense.

Villageois, montagnards, ô vous, que j'aimais tant,
Vous qui de l'amitié connaissez bien les charmes,
Ah ! mon cœur se déchire et saigne en vous quittant ;

Je mêle à ce discours un sourire.... et des larmes !
Loin de vous la discorde et le fracas des armes ,
Et ces monstres si fiers du nom de conquérants !
L'air que vous respirez est mortel aux tyrans.
O Suisse ! que jamais le sang ne contamine
La blanche pureté de ta robe d'hermine !

La France me rappelle ; adieu donc ! mais toujours
Je vous regretterai , montagnes solitaires ,
Où de si belles nuits j'admirai les mystères ,
Où j'admirai de si beaux jours !
Adieu , temples sacrés du bonheur véritable ,
Chalets , où bien souvent je suis venu m'asseoir ;
Où je voyais l'aurore ; où j'entendais , au soir ,
Les troupeaux mugissants regagner leur étable ;
Adieu cent fois ! — Ici devraient tous accourir

Ceux qu'assiégent l'ennui, les chagrins, la souffrance;
Ici j'aurais voulu naître, vivre et mourir,
Si mon pays n'était la FRANCE!!!

B.

LA NOCE.

LA NOCE.

1829.

(Couplets chantés par une petite fille.)

Jeunes époux, lorsque votre hyménée
Fait palpiter tous nos cœurs à la fois,

Pour célébrer cette heureuse journée,
Timide enfant j'ose élever la voix.
Lorsque l'autel se pare de guirlandes
Et resplendit des plus vives clartés,
A ce banquet j'apporte pour offrandes
De faibles chants que l'Amour a dictés.

Voguez en paix sur la mer de la vie,
Près du rivage et sous un ciel d'azur.
Que le zéphir, secondant votre envie,
Souffle et vous guide au port tranquille et sûr!
Soyez heureux! aux bons cœurs tout prospère;
C'est pour vos cœurs un présage certain.
Soyez heureux, pour rendre heureux un père
Dont votre sort va régler le destin!

J'en ai l'espoir, le ciel qui vous protége,
De son appui vous couvrira toujours ;
Et des plaisirs le fidèle cortége
Embellira même vos derniers jours.
Puisqu'à des vœux se borne ma puissance,
Avec respect je les offre au Seigneur ;
Car il sourit aux vœux de l'innocence,
Et tous les miens sont pour votre bonheur.

S.

LA LÉTHARGIE.

La Léthargie.

Qui pleure ainsi ? C'est une jeune mère,
Le front chargé des ombres du trépas.

Ah ! d'où lui vient cette douleur amère ?
Son fils est mort ! Ne la consolez pas.
Les yeux hagards, la figure livide,
Le sein gonflé d'un soupir étouffant,
Elle est assise auprès du berceau vide
Où nuit et jour reposait son enfant.

Il dort couché sous des voûtes funèbres ;
Un froid linceul est replié sur lui.
Quel faible cri perce dans les ténèbres ?
Comme un rayon, quel doux espoir a lui ?
Il n'est point mort ; il se réveille, il joue,
Ce cher enfant déjà si regretté.
Il tend les bras, il rit, et sur sa joue
Brillent encor les fleurs de la santé.

Pâles flambeaux dont l'éclat l'environne,
Éteignez-vous! tombez, voiles de deuil!
Que sur sa tête on pose la couronne
Dont la fraîcheur embaumait son cercueil.
Vous qui gardez cette noire demeure,
Vers une mère, allez! il faut courir!
Mais de plaisir craignez qu'elle ne meure,
Quand de regret elle n'a pu mourir.

Elle gémit, elle pleure en silence;
Puis tout-à-coup lève ses yeux mourants:
« Mon fils! ô ciel! mon fils! » Elle s'élance,
Couvre son fils de baisers dévorants.
« O doux transports! ô moments pleins de charmes!
» Est-ce bien toi? je te croyais perdu!

» J'en crois mes yeux, et mon cœur et mes larmes ;
» C'est toi, mon fils, c'est toi qui m'es rendu !

» Reste avec moi, seul bonheur de ma vie !
» Je perdrais tout, mes chars et mes chevaux,
» Et mes trésors, qui font crier l'envie,
» Mon vieux manoir et mes jardins nouveaux,
» Et mes salons qu'un vain luxe décore,
» Je perdrais tout, eh bien ! tu me suffis ;
» En mendiant, je me dirais encore :
» Béni soit Dieu, qui m'a rendu mon fils ! »

S.

TABLE.

TABLE.

	Pages.
Adieux a la Satire	7
Souvenir de la Patrie	13
L'Aigle des Alpes	25
Le Camoens	31
La Mort d'André Chénier	39
Le Bombardement de Lille	49
La Chute du Rhin	59
Voici l'Hiver !	65
La Nuit	71
L'Hospitalité	77
L'Enfant du Chalet	83
L'Aurore	89
Paysage	95
Adieux a la Suisse	101
La Noce	107
La Léthargie	113

JUL -5 1945

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 614 957 7